IMAGES

LES AVIATEURS ITALIENS BOMBARDENT LEURS PROPRES TROUPES

En Grèce, à plus d'une reprise, les aviateurs fascistes ont bombardé des camps de prisonniers italiens. Ci-haut, un officier italien, qui vient d'être blessé par les siens, est conduit, par ses adversaires de la veille, au poste de secours.

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 601 — LE CAIRE EGYPTE 17 MARS 1941

15 mills
20 mils en Palestine

Quelques scènes du film chantant arabe

"VICTOIRE DE LA JEUNESSE,,



Musique et Chant

Bientôt sera projeté sur l'écran du Cinéma Studio Misr du Caire, ainsi que sur les écrans des autres cinémas d'Egypte et des pays du Proche-Orient le grand film chantant en langue arabe « Victoire de la Jeunesse ». Cette production particulièrement soignée de la Société des Films Al Nil, distribuée par Talhami Bros., sera sans doute accueillie avec le plus grand succès vu les efforts considérables déployés pour sa réalisation. Ci-dessus une scène représentant les deux vedettes du film, Asmahan et Farid el Atrache dans une chanson du film.



Revues et Parades

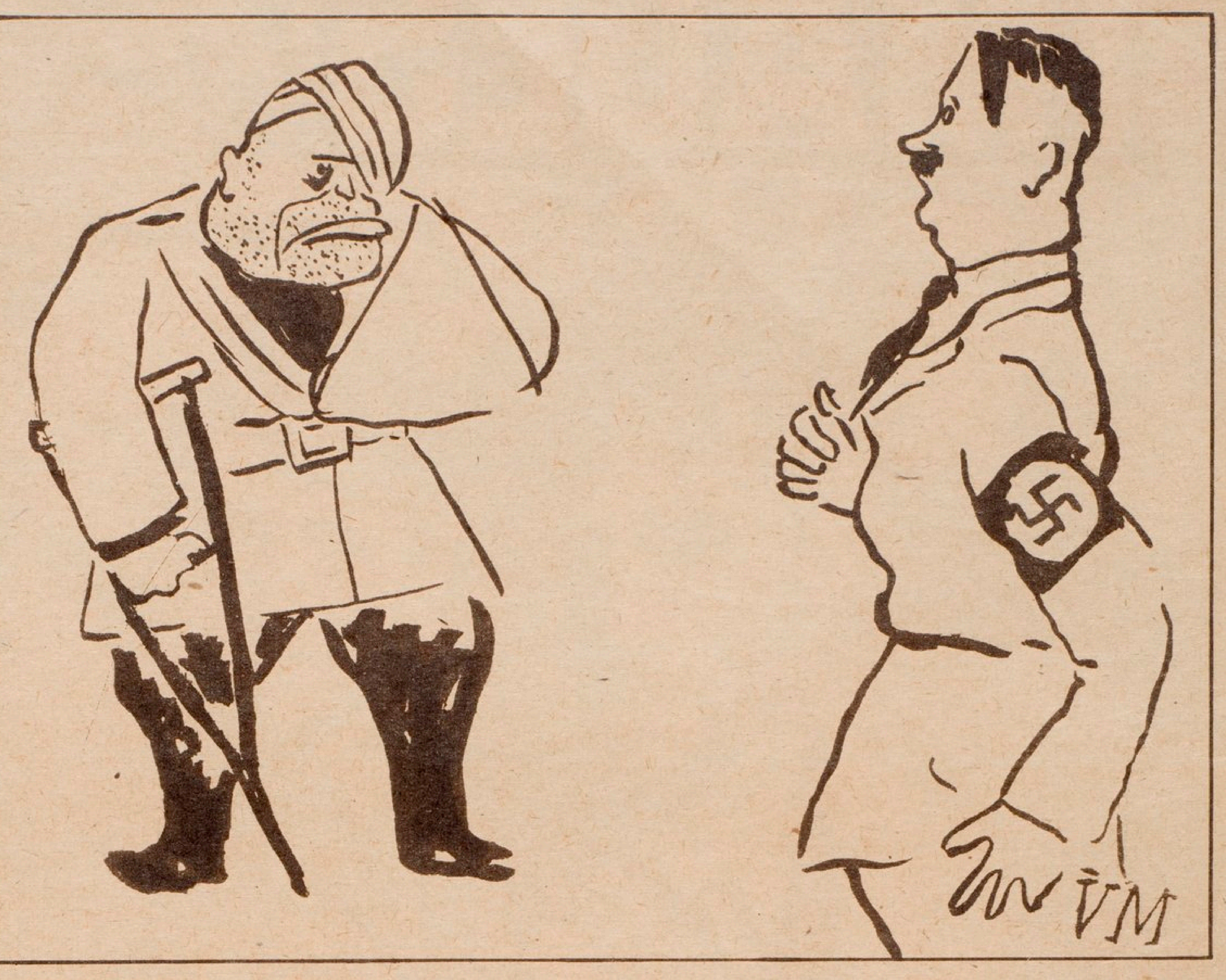
Les revues de « Victoire de la Jeunesse » nous charmeront par leur beauté et leur musique. Voici une scène représentant Farid el Atrache dans un beau décor entouré d'une pléïade de jolies danseuses.



Nuit Andalouse

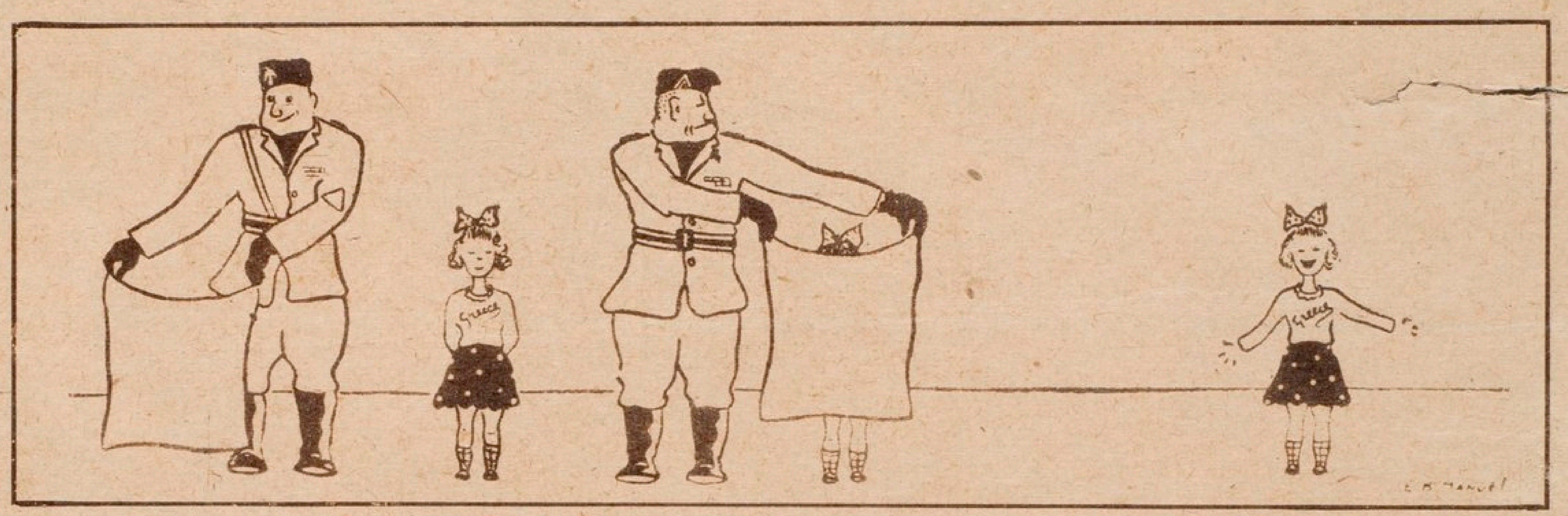
Une des chansons du film sera particulièrement goûtée par le public, « Nuit Andalouse ». C'est une opérette d'un genre nouveau écrite par le poète connu Ahmed Rami. Ci-dessus les deux vedettes, Asmahan et Farid el Atrache, dans une scène de cette charmante opérette.

GLANÉ DANS LA PRESSE



— Mon pauvre Benito, explique-moi ce qui t'arrive...
— Je n'y comprends rien, Adolf, c'est du Grec pour moi...

(France)



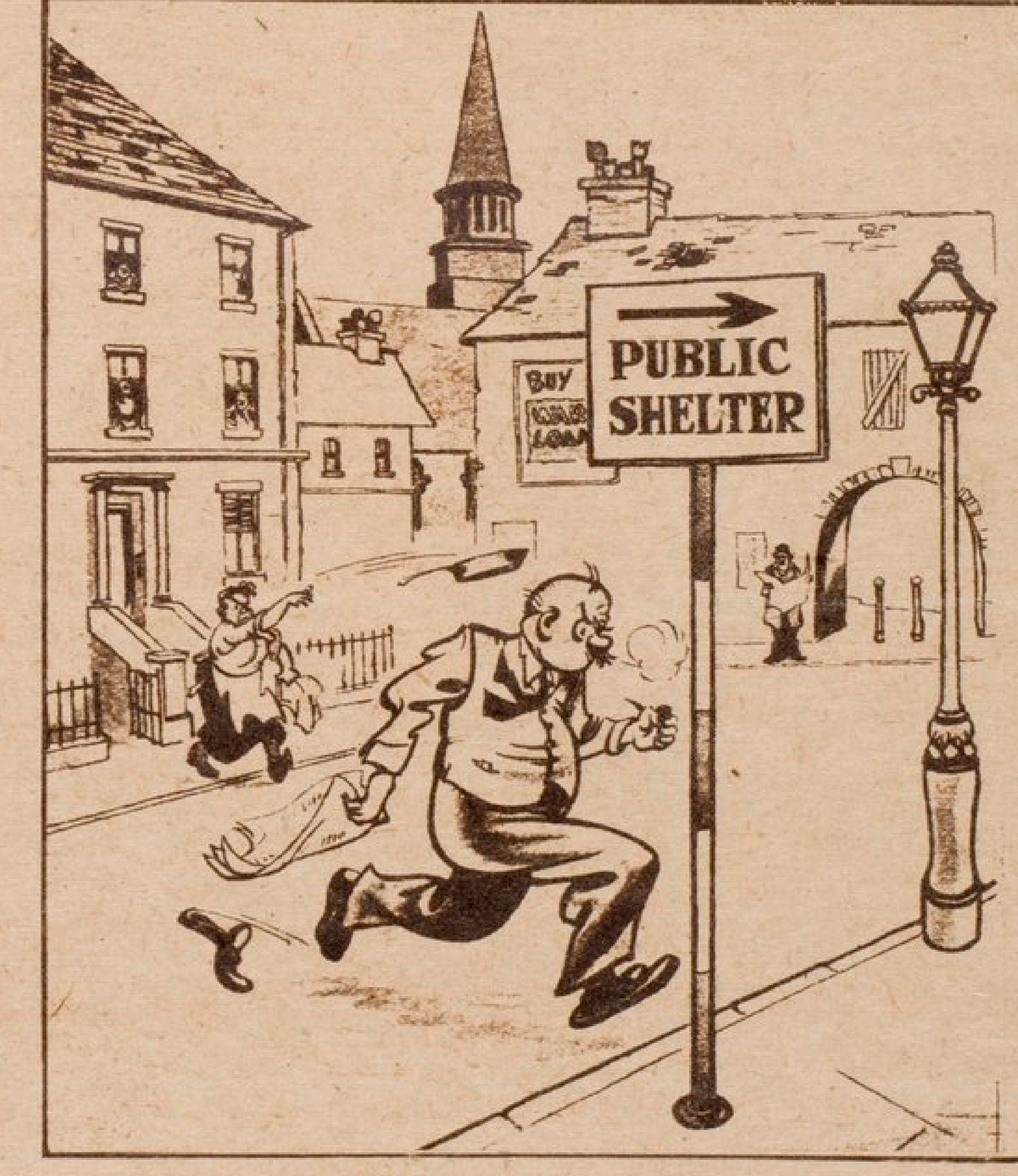
Magie noire, ou le tour raté...

(France)



FIN DE L'ISOLATIONISME. — L'Oncle Sam, alarmé, ne dort plus tranquille.

(New York Times)



SCENE DE MENAGE. — Thanks, Gœring ! Grâce à toi, je sais, désormais, où me réfugier...

(Illustrated)

LES TROPHÉES DE GUERRE DU DUCE



Mussolini : — J'AI gagné l'Abyssinie, j'AI conquis l'Albanie et c'est VOUS, messieurs les généraux, qui êtes en train de perdre tout cela...

(Montreal Gazette)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

L'attaque indirecte

Les Allemands ne semblent plus insister auprès du maréchal Pétain pour la réintégration de Laval. Abetz, bien plus souple que Ribbentrop et Hitler, a préféré tourner la difficulté ! A quoi bon s'acharner à renflouer Laval, puisque le maréchal n'en veut à aucun prix et que l'opinion publique de la France occupée n'a pas plus de confiance en lui que celle de la France non occupée et que la majorité des Français, sinon tous les Français, méprisent en Laval l'homme véreux plus que le politicien ?

Or Abetz est retors et, ayant dirigé à Paris, avant la guerre, toute la diplomatie ténébreuse du défaitisme sous l'étiquette «collaboration avec l'Allemagne», connaît à fond les hommes du jour. Sur chacun, un dossier est prêt ; celui de Laval vient d'être fermé et relégué dans les archives, du moins pour quelque temps, et Abetz ouvre le dossier de Darlan. Un amiral, c'est-à-dire un soldat après tout, comme Pétain et Weygand, c'est-à-dire en principe très difficile à réduire, mais Darlan a fait une carrière politique autant que navale. Il a voulu arriver, il a été poussé et, ainsi, il doit son avancement à son ambition autant qu'à ses qualités de marin. Or, un amiral ambitieux est manœuvrable aussi facilement qu'un général ambitieux.

Darlan devient ainsi l'homme visé pour réaliser le contrôle allemand sur la puissance militaire de la France. Mais la faillite de la manœuvre Laval a servi de cuisante leçon. Cette fois-ci, il n'y aura pas d'attaque directe, une demande catégorique de collaboration armée contre l'Angleterre, car il s'est avéré que la population française n'en veut pas. Aussi faut-il la tromper et lui donner l'illusion que la provocation vient de l'Angleterre. Darlan est convoqué à Paris ; les diplomates nazis le cuisinent. Qu'ont-ils pu lui dire ?

Le maréchal Pétain n'est pas éternel et sa maladie est sérieuse ; le problème de sa succession peut se poser d'une minute à l'autre et Darlan y a droit, autant que Weygand. Mais ce dernier est plus populaire que lui et seul l'appui allemand peut faire triompher la candidature de l'amiral. Et nous voyons Darlan revenir de Paris avec la manœuvre du blocus naval et qui n'est pas mal combinée.

Vichy fera escorter les bateaux marchands... c'est-à-dire qu'il y aura bataille entre flottes française et britannique, si les Anglais veulent maintenir le blocus. A cette première déclaration répond une campagne du maréchal Pétain, campagne pour l'opinion française et l'opinion américaine à la fois : l'opinion française pour la surexciter et l'opinion américaine pour l'apitoyer. Le maréchal Pétain décrit, en termes pathétiques, la grande pitié de la population française, qu'il veut présenter comme mourant de faim.

Aux dernières nouvelles, Washington — et c'est très important — ne manifeste aucune sympathie, mais plutôt de la méfiance, ne croyant pas à cette présentation des faits et se solidarisant avec l'Angleterre dans son point de vue : aider la population de France, si Vichy peut garantir que l'aide n'ira pas à l'Allemagne. Sinon, le blocus sera maintenu. La manœuvre est ainsi retournée et c'est à Darlan de fournir la preuve de sa sincérité, si vraiment il ne fait pas le jeu de l'Allemagne, comme tout semble le faire croire.

■

Il a signé !

Roosevelt a donc signé le Bill de « prêt et bail ».

Au point de vue international, l'Axe, frappé aussi durement, ne peut protester, car il est victime de sa propre dialectique. Les Américains n'aiment pas beaucoup finasser et, dans les débats entre nations, apportent de la rude franchise, plutôt que de la subtilité. Mais cette fois-ci, sous une allure très simple, ils ont répondu à la presse germano-italienne, en rappelant que Berlin et Rome avaient largement aidé l'Espagne franquiste, sans que cette aide pût être interprétée comme une violation de neutralité. Or, les Etats-Unis aident l'Empire britannique d'après le même principe...

Sur l'échiquier mondial, cette décision des Etats-Unis a d'avance neutralisé tout l'effet que pourraient avoir des succès allemands dans les Balkans. Tous les pays réalisent l'immense capacité de production des Etats-Unis qui, bien que n'ayant pas encore atteint le maximum de son rendement, a cependant, déjà, été des plus utiles pour l'Angleterre. Quand elle atteindra ce maximum, où en sera la production allemande ? Car la production italienne, il ne faut plus en parler ! Elle sera à bout de ressources, malgré son exploitation des nouvelles usines de l'Europe occupée. Ces usines ne peuvent fonctionner sans matières premières et ce sont ces matières premières qui manquent à l'Allemagne, sinon les installations et les fabriques. Par conséquent, le rythme de la production américaine doit largement dépasser celui de l'Axe.

■

La faible riposte

Pour relever son prestige, au moment où il veut rallier à lui tant de petits Etats, Hitler ou sa diplomatie n'ont trouvé qu'un moyen : faire venir à Berlin le ministre japonais des Affaires Etrangères. Tokio a accepté, croyant par le fait même servir son propre crédit.

Les démocraties ne s'en inquiètent pas. Il y a déjà plusieurs mois que le pacte tripartite a été signé, au milieu d'un grand tam-tam, et l'on sait qu'il n'a rien donné. L'Italie a passé et passe encore le vilain quart d'heure que l'on sait, sans que le Japon ait pu l'aider en quoi que ce fût. Ce dernier a eu beau tempêter, menacer, il n'a pu distraire des armées britanniques, en train d'annihiler les armées fascistes, un nombre important de divisions.

Il n'a pu également effrayer l'Amérique, puisqu'elle vient de voter ce Bill. Il n'a pu arrêter l'aide à la Chine ni chasser du Pacifique les redoutables flottes anglo-américaines. Qui ne comprend aujourd'hui que si le Japon avait pu entrer effectivement en guerre, aux côtés de l'Axe, il l'aurait fait ? Il ne peut pas le faire et c'est parce que l'opinion internationale le sait, que cette visite de Matsuoka à Hitler n'est qu'une faible riposte.

Elle permettra aux radios et aux journaux de l'Axe de faire du tapage, mais on y est habitué et toutes leurs paroles comme tous leurs écrits ne changeront rien aux faits. Le Japon ne peut rien d'autre qu'un geste spectaculaire pour l'Allemagne et de pareils gestes ne payent plus qu'en monnaie de singe.

Aussi, cette semaine demeure-t-elle celle du Bill américain de « prêt et bail » et non pas celle de la visite japonaise à Berlin.

Visite à Hitler ?

Les agences d'informations américaines auraient bien voulu que leur nouvelle sensationnelle se réalisât, mais elle est demeurée sans confirmation, c'est-à-dire des plus fausses. Les visites de Schuschnigg et de Hacha, fatales pour l'Autriche et la Tchécoslovaquie, ne se sont donc pas renouvelées par une visite du prince régent Paul au dictateur de Berchtesgaden. C'est que le prince Paul est d'un caractère solidement trempé et s'appuie sur une population et une armée qui ont déjà fait leurs preuves. Il faut peut-être regretter qu'il n'ait pas été à Berchtesgaden, car le trio Hitler, Gœbbels et Gœring n'aurait pu le terroriser et l'associer à ses possibles agressions contre la Turquie et la Grèce. Le prince Paul aurait probablement fait entendre au Führer un langage de vérité et de franchise qui lui aurait fait du bien.

Avec les Etats balkaniques, il faut de la circonspection, après l'affaire bulgare, et nous ne pouvons encore affirmer que la Yougoslavie est inébranlablement solide sur ses positions. Mais nous pouvons affirmer que, quelle que puisse être son attitude, elle ne sera pas une adhésion au pacte tripartite, une collaboration à une campagne balkanique. C'est que la Yougoslavie, comme la Roumanie, est le pays qui s'est le plus agrandi par la victoire de 1918 et il lui importe de conserver ses nouveaux territoires. Devant lui, le cas roumain : Bucarest avait à choisir entre la résistance et la concession : elle a préféré le renoncement à son indépendance politique plutôt que de se battre et, par le fait même, elle a perdu ses meilleurs territoires. Si elle s'était battue, ils auraient été peut-être occupés provisoirement, mais restitués après la guerre. Tandis que maintenant, si l'Allemagne gagne, ces territoires ne seront pas retournés, et à plus forte raison si c'est l'Empire britannique. Ainsi, on peut dire que de tous les pays balkaniques, celui dont le sort est dès maintenant réglé, sans espoir de modification, est bien la Roumanie, puisque ni Berlin ni Londres n'auront l'envie de lui redonner sa Bessarabie, sa Dobroudja ou sa Transylvanie.

Problème identique pour la Yougoslavie. Un accord avec l'Allemagne, l'entraînant dans son sillage, et c'est la Dalmatie cédée à l'Italie, les extrémistes croates encouragés dans leurs mouvements séparatistes, etc... etc... Sous la pression allemande, Belgrade, comme Bucarest, aurait cédé.

Mais — et les Serbes le savent — si douloureuse qu'elle soit, une occupation est passagère et les pays qui se seront battus jusqu'à la dernière minute verront restaurer leur liberté et leur intégrité territoriale.

C'est pourquoi la Yougoslavie, jusqu'en ce moment, refuse de signer. C'est que l'enjeu mérite des sacrifices.

Et Belgrade, regardant par-dessus ses frontières et ceux de la Bulgarie ou de la Grèce, voit Ankara, dont l'attitude doit la confirmer dans une position d'énergie. La Turquie n'a pas bronché et elle a cependant été sollicitée par l'Allemagne plus que la Yougoslavie elle-même. Il y a des mois que le fameux von Papen a promis au président Ineunu tout ce qui était possible et imaginable, surtout inimaginable. On a dit même que, dernièrement, il a promis la Syrie et même au delà de la Syrie. Mais la seule réponse a été un redoublement de vigilance.

D'un autre côté, la Grèce a affirmé sa volonté de continuer à se battre et de ne pas céder, sous n'importe quelle pression. La Yougoslavie aurait donc des alliés sur lesquels elle pourrait s'appuyer, si elle maintenait sa politique d'indépendance à l'égard de Berlin. D'autant plus qu'elle a une armée sur laquelle elle peut compter et que la Grèce vient de prouver qu'une armée qui a le sens de l'honneur et qui veut se battre peut vaincre un adversaire supérieur en nombre et en armement.

LE FILM EGYPTIEN

Nous avons passé une semaine où toute l'attention était concentrée sur les conversations menées par S.E. le Premier Ministre, Hussein Sirry pacha, et M. Anthony Eden, secrétaire d'Etat au Foreign Office.

Conversations qui forcément demeuraient mystérieuses, comme tout entretien diplomatique en temps de guerre. Cependant, l'unique sujet des commentaires du public était ce que Sirry pacha et M. Eden avaient pu se dire et décider. Ce fut le jeu habituel des rumeurs.

Aussitôt le président du Conseil a-t-il estimé opportun de donner des démentis et des précisions ; il n'a pas adopté la manière habituelle de certains politiciens, dire qu'il n'y a rien eu et qu'en des circonstances semblables à celles-ci, il a parlé littérature avec un membre important du cabinet de guerre britannique.

Il a admis que les entretiens ont roulé sur la politique internationale, sur des questions financières, commerciales et industrielles.

Il a même donné le premier résultat pratique des conversations, la vente par l'Egypte à l'Angleterre de produits agricoles, en attendant l'accord sur la vente du coton. Au sujet de la ligne générale des conversations politiques, le Premier Ministre — et c'est logique — n'a pu révéler les points abordés, mais il a affirmé la compréhension et la bonne entente ; c'est l'essentiel.

Nous en sommes heureux, car, en ce coin de l'Orient, la stabilité et l'ordre dépendent de la collaboration continue de l'Angleterre et de l'Egypte, du maintien de leur alliance, dans sa lettre et son esprit.

Cette visite de M. Eden a confirmé cette alliance.

* * *

Nous allons vers des élections sénatoriales et les partis leur consacrent, dès à présent, une attention soutenue, car ces élections sont de nature à modifier la majorité au sein de la Haute Assemblée. On craint même que, durant les semaines qui nous séparent du scrutin, un nombre important de sénateurs sortants ne désertent les séances pour reprendre contact avec leurs électeurs. Contact d'autant plus nécessaire que les circonscriptions électorales sont modifiées à cause du dernier recensement et que le candidat doit affronter de nouveaux électeurs.

D'un autre côté, les partis de l'opposition voudraient essayer leurs forces contre les partis majoritaires. En principe, les compétitions pour les sièges de sénateurs ne sont pas très vives, car le rôle du Sénat — n'ayant pas la possibilité de renverser un cabinet — n'est pas de pure politique.

Mais, cette fois-ci, le Wafd voudrait y prendre part sur une large échelle et l'on dit même que ses leaders — contrairement à la tradition qui leur impose de siéger à la Chambre — vont poser leur candidature.

Les partis majoritaires du Parlement vont certainement relever le défi et la campagne pourra tourner autour des grands problèmes de politique intérieure et étrangère.

Le président du Conseil a déclaré que les élections seront libres et sa situation politique en est une garantie. Personnellement, il n'est pas chef de parti, il est indépendant et ne présente pas de candidats, le résultat étant pour lui d'importance secondaire. Son caractère même le porte à demeurer arbitre neutre et impartial, car il n'aime pas les pressions administratives, les combines, et tient à ce que sa direction des affaires intérieures demeure au-dessus de tout soupçon.

Par conséquent, les partis ont une pleine confiance en la liberté des élections et vont redoubler d'efforts pour gagner la partie.

Ce que nous devons relever, après cette violente crise du Sénat et qui s'est déroulée pacifiquement en fin de compte, c'est que les parlementaires égyptiens réalisent pleinement la gravité des circonstances que l'Egypte traverse et qu'ils se refusent à créer des crises très violentes et inutiles, sentant que leur devoir est de contribuer à maintenir l'ordre. C'est pourquoi, tout en exprimant, souvent violemment, leurs opinions, tout en discutant avec passion, ils admettent un compromis, pour ne pas provoquer des remous.

Ce sens de l'intérêt national en temps de guerre consolide le crédit des institutions démocratiques en Egypte et renforce la foi dans l'avenir de son Parlement.



A L'OMBRE D'UNE HAIE EN FLEURS. — M. Eden et le général Dill semblent préférer les tête-à-tête en plein air à ceux, moins sains, des cabinets de travail. Souriants, confiants dans les destinées de l'Empire, les deux illustres hôtes de Sir Miles Lampson échafaudent des plans dont, sans doute, l'Axe — et M. Mussolini en particulier — auront des nouvelles.

Annonciateur de nouvelles victoires...

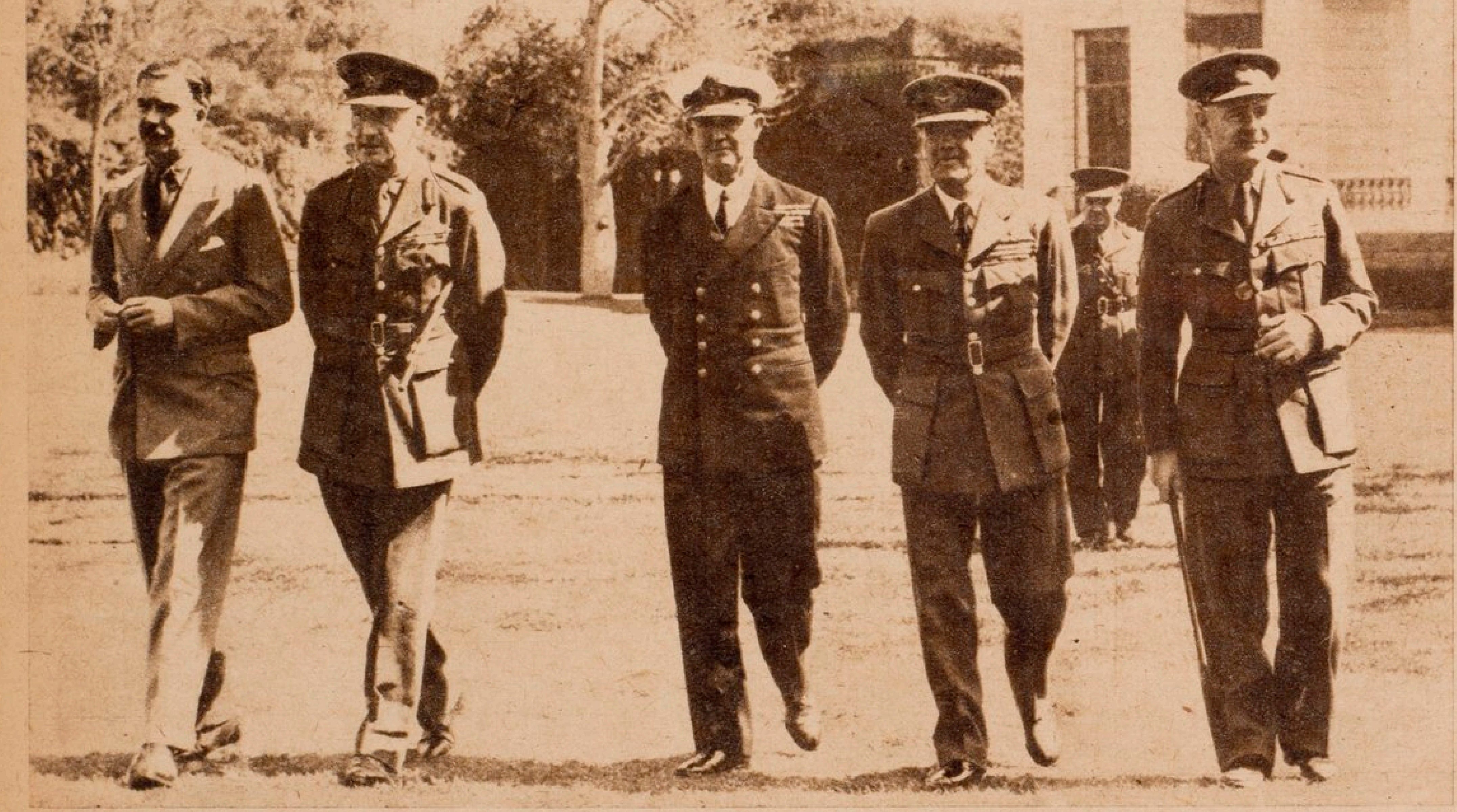
M. EDEN EN EGYPTE

Pour la troisième fois en quelques mois, M. Eden est venu en Egypte. L'opinion publique, dès qu'elle apprit l'arrivée du chef du Foreign Office parmi nous, se demanda : « Quelles nouvelles victoires est-on en train de préparer ? » Cette question était posée avec autant plus d'enthousiasme et de curiosité que, cette fois-ci, M. Eden n'est pas venu seul et que son compagnon n'est autre que le général Dill, chef d'état-major général de l'armée britannique. D'autre part, la tournée de ces deux éminentes personnalités ne s'est pas bornée uniquement à l'Egypte, les visites en Turquie et en Grèce ayant fait partie de leur programme.

Indiscret mais tenace, notre reporter a pu saisir au vif quelques instants d'une journée des illustres visiteurs, durant leur séjour à l'ambassade britannique.



HEUREUX CONFRERE ! — Un correspondant britannique est parvenu à obtenir un entretien avec M. Eden, le général Dill et l'Air Chief-Marshal Arthur Longmore, dans les jardins de l'ambassade. La poésie du lieu, la sérénité du millénaire fleuve de Dieu inciteront-elles ceux qui sont dans les secrets des dieux à révéler ces derniers par la voie du confrère ?



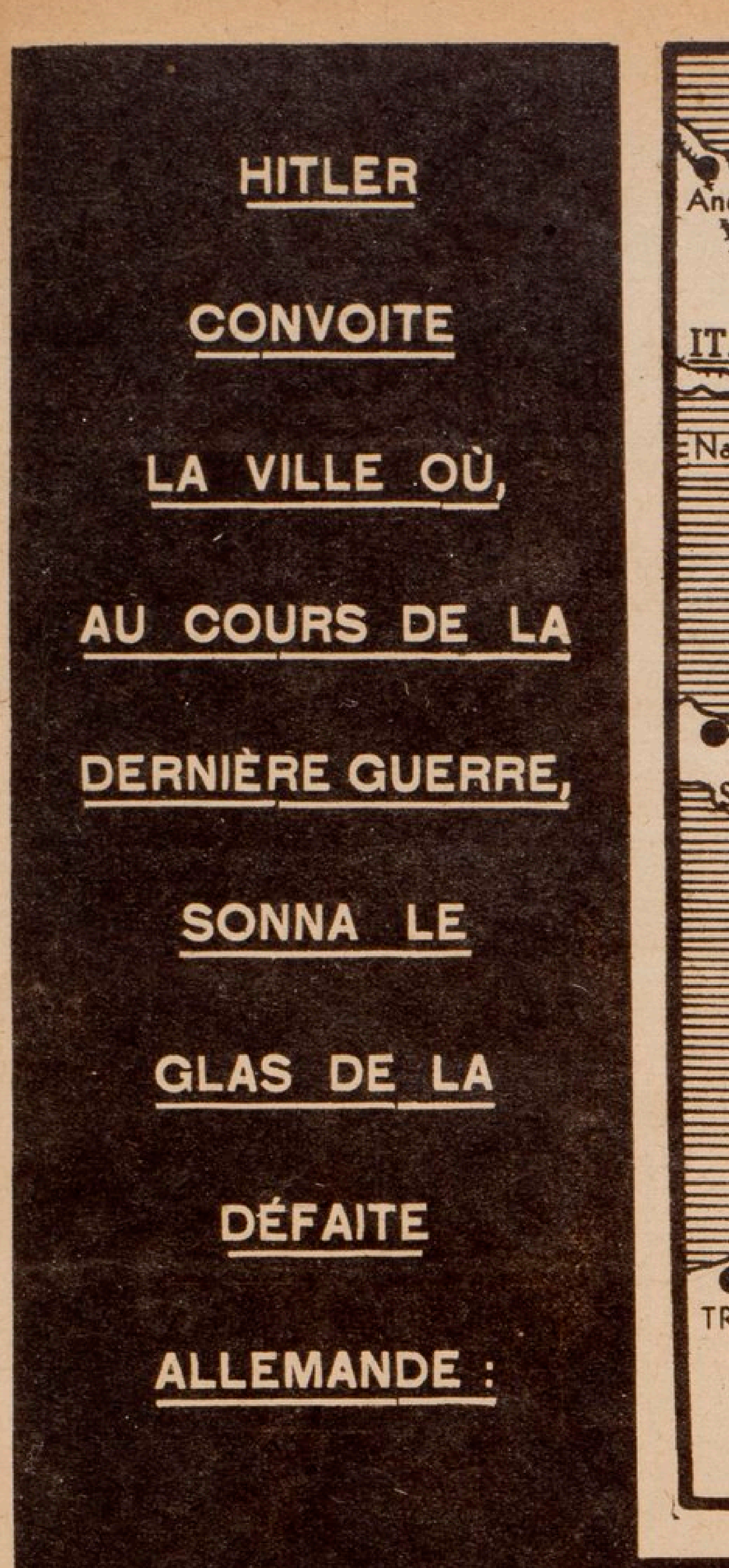
CONSEIL DE GUERRE. — L'ambassade britannique fut le témoin, ces quelques derniers jours, de très importantes conversations entre M. Eden, le général Dill, l'amiral Cunningham, l'Air Chief-Marshal Longmore et le général Wavell que l'on reconnaît de gauche à droite Après les longs entretiens de la journée, les vaillants et enthousiastes défenseurs de la Démocratie ne dédaignent pas une courte promenade, pour se délasser.

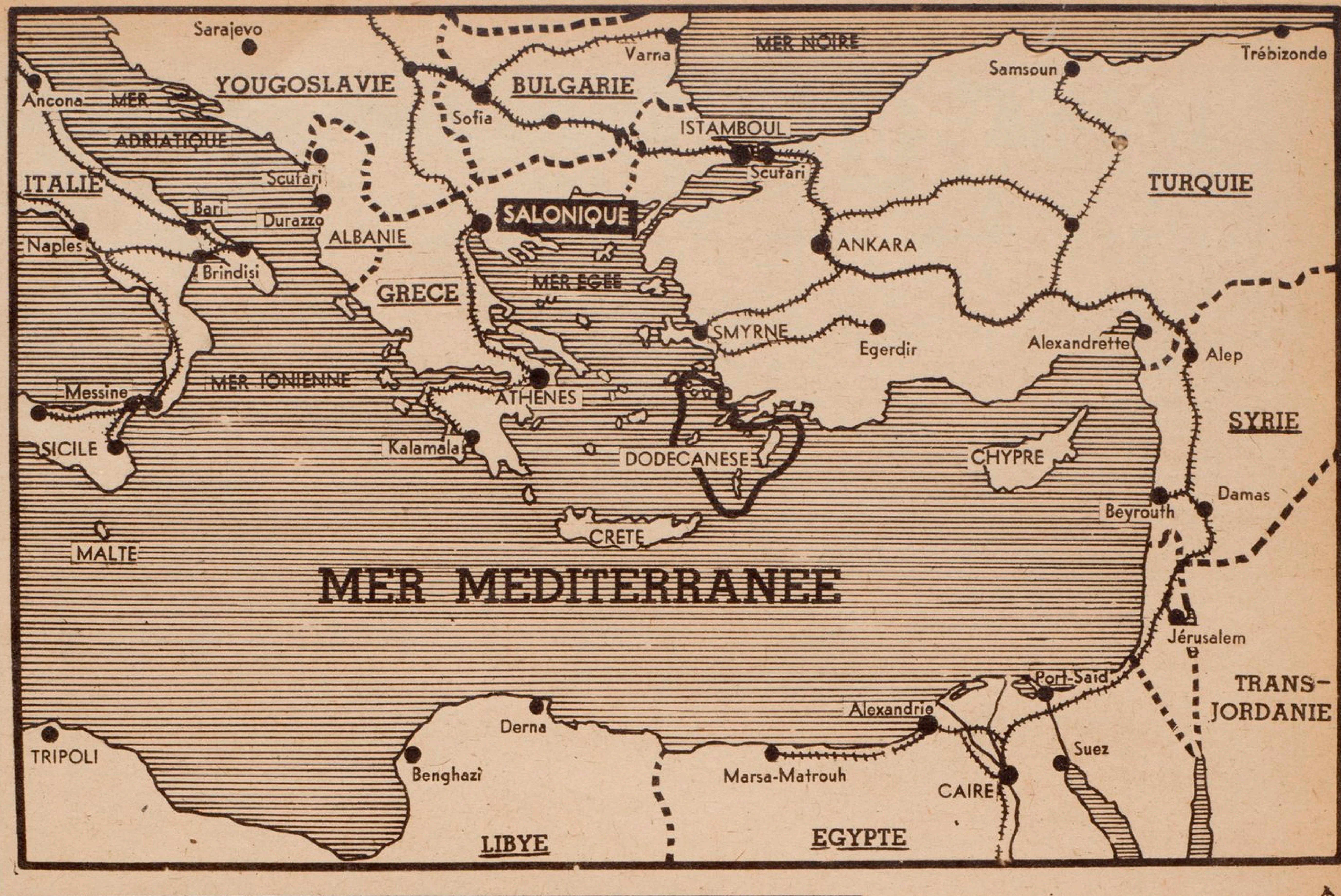


MEDITATION. — Les visiteurs partis, les entretiens provisoirement suspendus, le chef de la diplomatie anglaise médite, en se promenant au bord de l'eau. Les dirigeants de l'Axe et leurs espions payeraient sans doute très cher pour savoir ce qui se cristallise dans les pensées de l'homme qui détient les plus importants et précieux secrets de l'Etat...



SILENCE, ON TOURNE ! — Impitoyables, les cameramen chargés d'alimenter les « Actualités » poursuivent de leurs objectifs ces personnalités qui tiennent entre leurs mains une partie du gouvernail de l'Empire. Derrière M. Eden, on reconnaît la silhouette de Sir Miles Lampson. Contrairement à l'habitude, ces chevaliers de l'objectif ont été, à leur tour, « fusillés » par un de leurs confrères.





SALONIQUE

CARTE DE SALONIQUE. — Nos lecteurs pourront se rendre compte, d'après cette carte, de l'importance, à la fois stratégique et économique, du grand port de la mer Egée.

LE PORT LE PLUS IMPORTANT DE LA MER ÉGÉE

Ainsi, c'en est fait.

Après des semaines et des semaines de pourparlers et d'hésitations, l'Allemagne a occupé la Bulgarie.

La propagande nazie, pourtant si prolixe lorsqu'il s'agit de monter en épingle les exploits d'Hitler, ne nous a pas encore dit combien d'hommes l'Allemagne a massé dans le pays du roi Boris. Nous savons, cependant, qu'Hitler a groupé dans les Balkans un corps expéditionnaire dont les effectifs dépassent les cinq cent mille hommes. Le gros des troupes continue, jusqu'à preuve du contraire, à être concentré en Roumanie. Une partie du corps expéditionnaire se trouve à Varna, le grand port bulgare sur la mer Noire, que l'Allemagne s'est empressée d'occuper dès les premières heures de son coup de main. Une autre partie des effectifs allemands a été massée à la frontière gréco-bulgare.

Une fois de plus, le public international se demande : « Que va faire Hitler ? » L'expérience passée nous a montré combien il était vain de chercher à faire des pronostics dans ce domaine. Ainsi que le faisait, d'ailleurs, remarquer dernièrement un grand journal anglais, Hitler est un opportuniste qui a, non pas un, mais dix plans différents et qui, en toutes occasions, adapte son action aux circonstances. Il n'en reste pas moins que, de la situation actuelle dans les Balkans, on peut dégager un certain nombre de faits assez précis.

La première idée qui vient à l'esprit lorsqu'on considère l'occupation de la Bulgarie par l'Allemagne, c'est qu'Hitler cherche à venir en aide, en Grèce, à Mussolini, son compère malheureux de l'Axe. C'est un fait qu'en réalisant le dernier de ses coups de main, le maître de l'Allemagne a été guidé par le désir de mettre fin à une situation qui, si elle se prolongeait, risquerait de nuire considérablement, tant au point de vue matériel qu'au point de vue prestige, à l'alliance italo-allemande. Il n'en reste pas moins que ce n'est pas là le seul mobile qui a poussé Hitler à agir et l'on voit vraiment mal ce dernier mettre le feu à la poudrière balkanique et se lancer dans une entreprise qui pourrait être lourde de conséquences pour lui dans le seul but de tirer de l'embarras un partenaire dont les malheurs n'ont, somme toute, pendant des mois, rencontré que son indifférence.

En occupant la Bulgarie, Hitler nourrit un projet beaucoup plus vaste que l'aide à l'Italie. Il veut essayer d'atteindre l'Angleterre dans certaines de ses positions essentielles, autrement dit dans le Proche-Orient.

Pour réaliser un tel dessein, Hitler a le choix entre divers moyens. Il peut, de Bulgarie, essayer de passer en Turquie d'Europe, puis, à travers la Turquie d'Asie, pousser jusqu'au Proche-Orient. Mais un tel plan, vu l'actuelle attitude résolue de la Turquie, est difficile, sinon impossible à réaliser et l'Allemagne devra, avant toutes choses, venir à bout des quelque cinq cent mille hommes que le gouvernement d'Ankara a massés en Thrace Orientale. Un autre moyen consiste à organiser un corps expéditionnaire qui, partant de Varna, traverserait la mer Noire et essayerait de jeter une tête de pont quelque part sur la côte turque, à Samsoun, par exemple, ce qui, à travers Sivas, mettrait les troupes allemandes à six cents kilomètres seulement d'Alexandrette. L'itinéraire à suivre à travers la mer Noire est quasi en ligne droite.

Un débarquement à Samsoun offrirait certaines possibilités, Kemal Atatürk ayant construit dans ce secteur un réseau de routes permettant le passage des unités motorisées. Mais entre Samsoun et Alexandrette se trouve la chaîne presque infranchissable du Taurus, cimetière de tant de corps expéditionnaires. Et du reste les lignes turques en Thrace se trouvent à quelques kilomètres de Varna ; aidées par la flotte anglaise, dans la mer Noire, elles ne manqueraient pas d'isoler le corps expéditionnaire de ses bases. En outre, il reste à savoir si Hitler dispose dans les Balkans du matériel nécessaire pour assurer le transport d'un corps expéditionnaire équipé de façon moderne à travers la mer Noire.

Un troisième moyen consiste à occuper certaines bases grecques et, de là, s'efforcer d'atteindre les postes britanniques du Proche-Orient. C'est ici qu'intervient la poussée vers Salonique dont on a tant parlé ces derniers temps et qu'Hitler tentera sûrement de réaliser dans un avenir prochain.

Un coup d'œil jeté sur une carte permet immédiatement de se rendre compte de l'importance de Salonique, aussi bien au point de vue stratégique qu'économique. Capitale de la Macédoine grecque, Salonique est le port le plus important de la mer Egée. C'est également le point d'aboutissement des quatre principales voies de chemin de fer de la péninsule balkanique. Salonique peut, en premier lieu, devenir pour l'Allemagne une base, et plus encore une plate-forme aérienne. Hitler, depuis la carence italienne, tient de plus en plus à être présent, en matière aérienne, en Méditerranée et il est à la recherche d'une base d'action. La Sicile, depuis l'installation des troupes anglaises en Cyrénaïque, est devenue peu sûre. Le Dodécanèse italien est gravement affecté par le blocus et il lui est impossible de grouper les quantités d'essence nécessaires à des concentrations d'appareils. Le port de Salonique, lui, ne comporte aucun de ces désavantages. C'est pourquoi la propagande allemande insiste actuellement sur l'importance de ce port. Elle vante sa proximité des pétroles roumains, sans noter les difficultés de transport à travers un pays aussi rude et aussi montagneux que la Bulgarie. Elle trace déjà pour la Luftwaffe un itinéraire direct qui, partant de Salonique et faisant escale au Dodécanèse, atteindrait rapidement le canal de Suez. Les services du Dr Gœbbels envisagent même une infiltration en Syrie, dont le territoire leur est demeuré jusqu'ici inaccessible. Ils rappellent à ce propos les envois de troupes par avions en Norvège. Mais, si tous ces projets pouvaient si facilement être réalisés de Salonique, pourquoi Hitler ne les tente-t-il pas de la Bulgarie, dont la frontière méridionale est à 30 km. de la mer Egée ? Aurait-il quelques scrupules à violer la neutralité de la Grèce ? Il semble plutôt que des obstacles de nature beaucoup plus positive l'aient arrêté.

Au point de vue naval, le port de Salonique peut constituer une base pour des sous-marins. Il se trouve situé au fond d'une espèce de goulot naturel qui lui assure une grande protection. Il commande, de même, un certain nombre de petites îles où des U-boats pourraient trouver un abri idéal. Ce sont là des considérations qui ne sauraient laisser Hitler indifférent ; mais une telle concentration d'unités navales offrirait à la R.A.F., à partir des bases grecques, une cible qui ne manquerait pas de lui valoir un nouveau Tarente.

Au point de vue économique, la possession de Salonique comporte en temps de paix de nombreux avantages. La Macédoine grecque est une région particulièrement fertile. Le sous-sol produit du chrome, du manganèse, du zinc, de l'antimoine, du fer, de l'arsenic et de la lignite. Son sol produit du blé, du riz, des fèves, du coton. Le port de Salonique, à cause justement de sa configuration, est le seul de la mer Egée où le transbordement des marchandises peut s'effectuer quelle que soit la direction du vent. Mais il faut compter avec la flotte anglaise qui se trouve au large. Il est peu probable, par ailleurs, que la Turquie, qui se montre de plus en plus soucieuse d'assurer la protection de sa zone de sécurité, assiste sans réagir à une installation de l'Allemagne à Salonique, installation dont la moindre des conséquences serait de la mettre à la merci d'un continuel chantage diplomatique. En outre, elle se souvient de la fameuse tactique de la pince, à laquelle Hitler a déjà eu tant de fois recours, et dont la paternité revient à ces deux grands techniciens du Reich que sont le général von Schlieffen et le professeur Haushofer. L'occupation de Salonique signifierait l'échec de toutes les tentatives de conciliation faites par les Allemands auprès du gouvernement de la Turquie.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, en tout cas, que l'Axe nourrit des projets à l'égard de Salonique. Mussolini, appuyé en cela par Hitler, a constamment rêvé, au cours de ces dernières années, de reconstituer, aux dépens de la Grèce, de la Bulgarie et de la Yougoslavie, l'ancienne Macédoine, dont Salonique aurait été la capitale. L'Axe a, dans ce but, appuyé la trop fameuse O.R.I.M. (organisation révolutionnaire pour l'indépendance de la Macédoine). Il apparaît aujourd'hui, d'une façon indiscutable, que l'Axe s'est servi à plusieurs reprises de l'O.R.I.M. pour la réalisation de ses visées balkaniques. En 1938, après avoir été expulsé de Bulgarie, de Turquie et de Pologne, c'est à Berlin que le dernier chef des comitadjis macédoniens, Mikhaïloff, trouva en définitive refuge. Au cours de la même année, le gouvernement bulgare publia des documents qui ne laissent aucun doute sur les relations existant entre l'O.R.I.M. et l'Axe.

Au cours de la dernière guerre, Salonique fut le théâtre d'opérations militaires qui aboutirent notamment à la défaite de la Bulgarie. Le général allemand Falkenhayn avait, à l'époque, commis la grave erreur de négliger l'importance de Salonique et de ne pas jeter à la mer les troupes commandées par Sarrail, ce qui permit, en 1918, à Franchet d'Esperey d'annihiler l'un des principaux alliés de l'Allemagne.

Hitler, aujourd'hui, paraît résolu à ne pas retomber dans la même erreur. Mais il en commet une autre, infiniment plus grave : celle de créer un front dans le Proche-Orient où l'Angleterre, épaulée par la Turquie et la Grèce, possède des positions inexpugnables.

MARCEL PERRIER

Une "cause célèbre"

LES CASQUES QUI N'ETAIENT PAS D'ACIER



1 Dans la soirée du 19 octobre, alors qu'il revenait d'Alexandrie, Ahmed Salem fut arrêté chez lui, sur ordre du Parquet militaire. On lui reprochait d'avoir vendu à l'Administration de la Défense Passive des casques d'acier portant le timbre falsifié du ministère de la Défense Nationale. Les casques étaient en fer, ce qui, d'après l'accusation, aurait pu causer la perte de vies humaines. C'est sur la dénonciation d'un de ses associés, Aly Nagui, qu'Ahmed Salem fut arrêté et incarcéré. Les casques furent examinés par le département de la médecine légale et trouvés non conformes aux stipulations du contrat. Ahmed Salem fut donc inculpé de sabotage et, en vertu de l'article 81 du code pénal, le ministère public demanda qu'il lui fut appliquée, ainsi qu'à son complice, Hassan, la peine capitale. Pour les autres, il se remit à l'appréciation des juges.



2 Aly Nagui devint témoin du roi et fut mis en liberté provisoire. Mais Ahmed Salem, Saïd Hassan, ainsi que deux employés, Abdel Moneim Hechmat et Edouard Tabchi, accusés de complicité, furent arrêtés et incarcérés à la prison de la Cour d'Appel. L'instruction fut longue et pénible. Finalement, les quatre accusés furent déférés devant le tribunal militaire supérieur. Aly Nagui fut lui-même inculpé de complicité et il dut, comme les autres, préparer sa défense. Mais sa qualité de prévenu libre fit qu'il ne prit pas place dans la cage des accusés, en compagnie d'Ahmed Salem, Saïd Hassan, Abdel Moneim Hechmat et Edouard Tabchi, que l'on voit ici de droite à gauche. Ces quatre inculpés suivirent les débats avec un intérêt particulier. A plus d'une reprise, Ahmed Salem intervint pour poser une question, demander un renseignement, mettre au point une déclaration. Son activité fut débordante, surtout lors de la déposition des directeurs de la Maison Zachary.



3 L'un des principaux témoins à charge fut l'industriel Zachary (que l'on voit assis), qui fabriquait à Alexandrie les casques, à la suite d'une commande passée par Ahmed Salem. Le tribunal fut fort intéressé par sa déposition, que contesta d'ailleurs longuement le principal prévenu Ahmed Salem. L'interrogatoire du témoin donna lieu à des débats mouvementés, les avocats affirmant que Zachary était le principal coupable.



4 La déposition d'Ahmed Salem fut longue et émouvante. Il raconta comment il était venu d'Angleterre pilotant son propre avion, comment il était devenu directeur des studios Misr. Mais il avait voulu, dit-il, voler de ses propres ailes et s'était lancé dans le commerce. Il y avait réussi à force d'efforts et de travail. Il raconta qu'il n'était pas l'auteur du faux. « Le véritable coupable, dit-il, c'est Aly Nagui, qui a agi par vengeance. »



5 Devant la Cour militaire présidée par Ahmed bey Safoit, assisté de deux magistrats et de deux officiers, les accusés furent défendus par d'éminents maîtres du barreau égyptien, dont Ahmed Néguib El Hilaly bey, ancien ministre, avocat d'Ahmed Salem. Me Hilaly bey se borna surtout à prouver que l'article 81 du code pénal ne pouvait, en aucun cas, être appliqué aux inculpés, étant donné que toute l'affaire n'était, à la pire des hypothèses, qu'une simple escroquerie passible de la justice correctionnelle. A l'aide de documents, de textes, Hilaly bey parvint à prouver son point de vue et à convaincre le tribunal — comme le prouva par la suite le jugement rendu. Mais le tribunal refusa de se dessaisir de l'affaire, comme le demandait la défense, en vertu du droit constant qui veut que celui qui est « autorisé à examiner le plus peut juger le moindre ». Des exceptions furent soulevées par la défense et le Président fut récusé. Mais tout finit par s'arranger.



6 Me Wahib bey Doss s'occupa du côté technique de l'affaire. Sa plaidoirie fut émaillée de citations sur la force de l'acier, le fer, le manganèse, les essais effectués par des officiers de l'armée pour se rendre compte du degré de résistance des casques. Wahib bey Doss triompha lorsque le major Burt-Smith, confirmant ses dires, dit qu'en Angleterre on emploie actuellement de l'acier léger pour les casques de la défense passive.



7 Saba bey Habachi, avocat d'Aly Nagui, avait une tâche fort difficile. Il défendait, en fait, un accusé, mais il devait s'attaquer aux autres, son client étant l'auteur de la dénonciation et jouant le rôle de témoin du roi. Pour le défendre, Saba bey Habachi était obligé de requérir contre Ahmed Salem. Mais le point le plus important de sa plaidoirie fut que Aly Nagui, ayant constaté le faux se retira de l'association pour saisir la justice.



8 Ce n'est qu'après des débats qui durèrent deux mois que la Cour militaire termina l'examen de l'affaire. Se rendant aux arguments de la défense, elle écarta l'accusation de sabotage et conclut qu'il s'agissait d'un simple délit relevant des tribunaux correctionnels. Ahmed Salem fut donc condamné à deux ans de travaux forcés et à mille livres d'amende, Saïd Hassan à un an de la même peine et à 500 livres d'amende. Abdel Moneim Hechmat et Edouard Tabchi furent acquittés, faute de preuves. Aly Nagui, témoin du roi, bénéficia d'un non-lieu.

9 Par contre, leurs familles et leurs amis — surtout les femmes — furent fort émus. Mme Ahmed Salem (Amina hanem El Baroudi) embrassa longuement son époux en pleurant. D'autres dames présentes, des proches d'Ahmed Salem et de Saïd Hassan, qui espéraient un acquittement, remplirent la salle d'audience de leurs lamentations. Les deux condamnés, néanmoins, demeurèrent impassibles et allumèrent des cigarettes. Les deux prévenus qui bénéficièrent d'un acquittement furent relâchés le soir même. Quant au témoin du roi, il n'assista même pas à l'audience, le jour du verdict.



"La chambre 40 O.B." ou

L'AMERIQUE EST ENTREE EN GUERRE

C'est en comparant avec l'autre guerre qu'il est intéressant de noter l'évolution de l'opinion américaine. A vingt-cinq ans de distance, les mêmes faits conduisent aux mêmes conséquences.

L'événement déterminant de l'entrée en guerre des Etats-Unis, en 1917, a été ce qu'on avait appelé le « document Zimmermann ».

Bien que dans l'impossibilité de déchiffrer le code de la marine allemande, le Service Secret de l'Amirauté anglaise, la fameuse chambre 40 O.B., conservait tous les messages captés. Le code utilisé par l'Amirauté était si près de la perfection que, parfois, la Wilhelmstrasse l'empruntait pour la transmission des documents les plus importants.

Après plus d'un an de recherches, le Service Secret de l'Amirauté britannique parvint à en découvrir la clé et, le 23 février 1917, interceptait un message du secrétaire d'Etat allemand, Zimmermann, à Eckhart, ministre à Mexico. Profitant de l'occupation d'une portion de territoire mexicain par des troupes américaines (sous le commandement du général Pershing), l'Allemagne demandait à son ministre de pousser le président Callanza à déclarer la guerre aux Etats-Unis.

Le lendemain, le texte du télégramme Zimmermann était communiqué à Washington. La publication du document eut pour résultat de dresser les 100 millions d'Américains comme un seul homme, mais d'autres faits, peut-être moins spectaculaires, avaient déjà préparé le terrain à l'intervention.

En 1941, comme en 1916, les Allemands commettent la même erreur de jugement en ce qui concerne les Américains. Le sabotage des usines travaillant pour les Alliés, aujourd'hui comme hier, n'est pas de nature à inciter l'opinion à se désintéresser du conflit européen. Les piteux résultats obtenus il y a 25 ans auraient dû pousser les Allemands à changer de méthode.

Tout comme Ludendorff et le Kaiser en 1916, Hitler a d'abord cru que les Etats-Unis n'interviendraient pas ; ensuite, cette intervention étant un fait acquis, il l'estime trop tardive et pense pouvoir la rendre inefficace.

On remarquera que le président Wilson fut moins favorable aux Alliés que le président Roosevelt l'est aujourd'hui.

La position parlementaire de Wilson était moins forte que la position actuelle du président Roosevelt.

Comme Roosevelt, Wilson avait nourri l'ambition de ramener la paix en Europe. Il fut, au surplus, le partisan de la neutralité américaine. Dès le 19 août 1914, il recommanda à ses concitoyens d'être « neutres » et « impartiaux ». Le 8 septembre il réclama un « jour de prières », afin que « Dieu restaure la concorde entre les hommes et les nations ».

Le Cordell Hull d'alors, William J. Bryan, rejeta d'emblée une intervention américaine dans le conflit.

Le 5 septembre, alors que s'engageait la bataille de la Marne, Bryan, appuyé par Wilson, offrit au comte Bernstorff la médiation des Etats-Unis. En octobre, c'est le colonel House, ami personnel du Président, qui offre ses services à la Grande-Bretagne pour une médiation. Enfin, en janvier de l'année suivante, Wilson envoie en Europe le colonel House (comme le président Roosevelt a envoyé M. Sumner Welles).

En 1916, Wilson base sa campagne électorale de réélection sous le signe de la neutralité américaine.

Au début de 1915, l'opinion américaine n'est pas prête à une intervention. L'Est américain, dont les intérêts sont maritimes, est nettement pro-britannique. L'Ouest est indifférent, car les intérêts n'ont pas été touchés. Quant au Centre, il est sérieusement travaillé par les Germano-Américains.

Aujourd'hui, la position du Centre et de l'Ouest américains est sensiblement différente. Cette fois-ci, le Japon est de l'autre côté de la barrière et chaque Américain de l'Ouest est inquiété par la collusion germano-nippone.

L'existence de la radio, le développement de la presse ont brisé la coquille d'indifférence dont, jadis, un Américain du Iowa ou du Kansas pouvait s'entourer. Par ailleurs, les problèmes économiques sont devenus de plus en plus internationaux, et l'homme du Centre n'est plus à l'abri des inconvénients de la guerre. Il sait, par exemple, que les sous-marins allemands inquiètent les exportateurs, lesquels hésitent, par conséquent, à prendre des risques, et que lui, producteur, n'en éprouve que plus de difficultés à vendre sa récolte de blé.

Le 7 mai 1915, le « Lusitania » est torpillé et l'Amérique manifeste violemment son indignation. L'opinion prévaut que c'est la rupture entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Le colonel House, porte-parole du Président, déclare : « Nous serons en guerre avec l'Allemagne dans un mois. »

Or, la guerre n'éclata pas. Pourquoi ? Parce que Wilson s'y oppose toujours. Washington se borne à une protestation et se contente de l'engagement allemand de ne pas torpiller de navires sans avertissement et sans s'être préoccupé de savoir si les passagers non combattants pouvaient être sauvés.

Mais l'aide américaine aux Alliés commence à prendre une certaine envergure. Les grosses banques de l'Est ont nettement pris position. Il devient nécessaire pour l'Allemagne de freiner la production des usines américaines. Von Papen, attaché militaire, et le capitaine Boy-Ed, attaché naval, sont chargés d'organiser une vaste campagne de sabotage.

Il y a quelques jours à peine, le rapport Dies sur les activités anti-américaines, bien qu'officieux, révélait l'existence d'une cinquième colonne qui travailla à désorganiser la production de guerre. Une épidémie d'explosions a confirmé, depuis, ces déclarations.

Il y a quelques jours également, Sir Howard Deguille, sur la foi d'un document sûr, révélait devant l'Assemblée législative d'Ontario l'existence d'une vingtaine de bases secrètes opérant au Mexique au bénéfice de l'Axe. Radio-Boston avait précédemment signalé la présence à la frontière mexicaine d'un millier d'agents nazis prêts à intervenir.

Durant l'autre guerre, les agents allemands n'obtinrent jamais que des résultats fragmentaires. Leur carrière fut d'ailleurs assez courte. On sait comment, ayant oublié des papiers compromettants dans un autobus, Herr von Papen fut obligé de quitter les Etats-Unis. En août 1915, le journal « World » commençait la publication de documents dérobés au Dr Albert, attaché financier à l'ambassade d'Allemagne à Washington, documents qui révélaient le désir allemand de provoquer des grèves dans les usines travaillant pour les Alliés. Quinze jours plus tard, le gouvernement américain apprenait que Herr Dumba, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Washington, cherchait, lui aussi, à « désorganiser » la production américaine.

Son rappel est demandé, mais Washington borne ses réactions à des manifestations de ce genre. Wilson se prête encore à la tentative de paix bâclée de décembre 1916.

Wilson a eu beau se séparer de Bryan, l'état-major allemand, Ludendorff et von Tirpitz en tête, est convaincu que les Etats-Unis ne veulent pas d'une guerre. Le Kaiser décide l'offensive sous-marine de février 1917, en tenant compte de leur avis. C'est en vain que le chancelier Bethmann-Hollweg exprime une opinion contraire et que le comte Czermin, chancelier austro-hongrois, essaie de faire revenir le Kaiser sur sa décision.

Zimmermann espère que Washington réagira mollement et que le comte Bernstorff obtiendra « deux mois de guerre sous-marine à outrance sans intervention américaine ».

La réponse est la rupture des relations diplomatiques entre Washington et Berlin. Wilson confie au colonel House son « amère désillusion ». Est-il décidé à la guerre ? Pas encore, puisque le comte Bernstorff croit utile de demeurer aux Etats-Unis une quinzaine de jours après la rupture.

Entre 1917 et 1941, trois différences essentielles :

1°) *La rapidité avec laquelle l'opinion américaine d'aujourd'hui s'est accoutumée à l'idée d'une guerre et à la nécessité de prendre éventuellement les armes.*

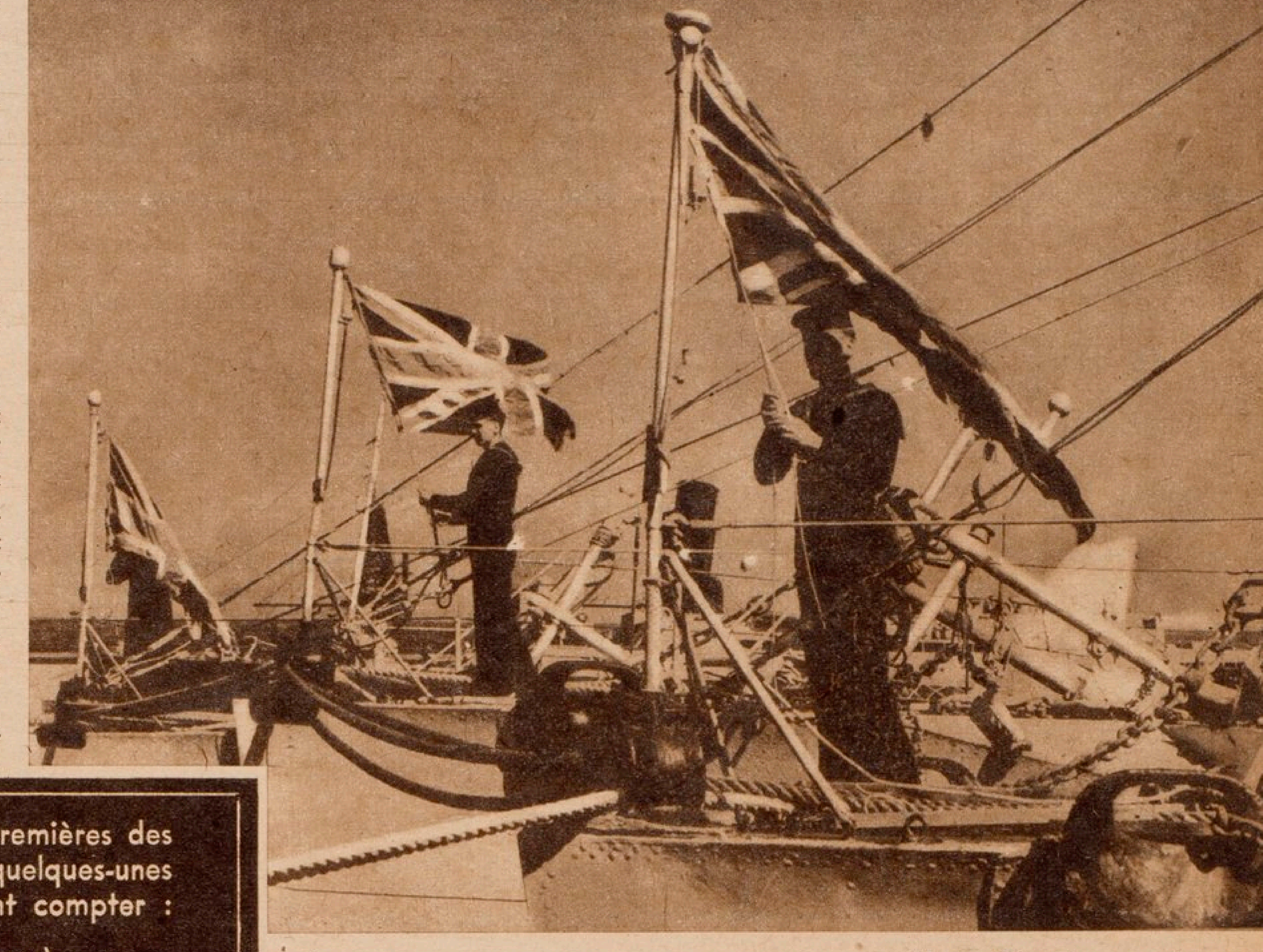
2°) *L'attitude beaucoup plus résolue de Roosevelt, plus sûr de lui, moins hésitant, mieux appuyé que l'était Wilson.*

3°) *Le degré de préparation des Etats-Unis. Si la guerre s'était poursuivie jusqu'au printemps 1919, les Etats-Unis eussent été à même d'envoyer en Europe 2 millions d'hommes. 600.000 seulement combattirent effectivement. En juin prochain, l'armée américaine sera déjà forte d'un million et demi d'hommes, laquelle pourra s'élever à 3 millions en octobre.*

En 1916, les opposants au sein du Congrès (conduits par le sénateur La Follette, qui est, aujourd'hui encore, isolationiste) étaient pour une neutralité absolue ; aujourd'hui, les Vandenberg, Johnson et La Follette ne sont pas les adversaires de l'aide à l'Angleterre, mais seulement hostiles à une intervention armée des Etats-Unis.

Enfin, jamais Wilson n'a pu obtenir du Congrès les pouvoirs qui ont été votés au président Roosevelt, laissé juge, dans une très large mesure, de ce qu'il faut faire pour le bien d'une cause, appuyée par 90 % des Américains.

PIERRE ARTIGUE



TRANSFERT... — Il y a quelques mois, les Etats-Unis ont transféré à l'Empire britannique cinquante destroyers. Ci-haut, un marin anglais hisse le pavillon de l' « Union Jack » sur le mât. Après la signature du Bill « prêt et bail », on s'attend à ce que de nouveaux navires de guerre soient remis à l'Amirauté britannique, à la grande fureur des nazis. Ces derniers, malgré leurs menaces de guerre sous-marine, ne sont pas prêts d'enlever la maîtrise des mers à l'Angleterre...

Le vote par le Sénat américain du Bill « prêt et bail » augmentera les matières premières des Alliés dans des proportions très sensibles. Voici, par ailleurs, un tableau groupant quelques-unes des matières premières sur lesquelles l'Empire britannique et ses alliés peuvent compter :

CHARBON (tonnes)	
Etats-Unis	352.000.000
Royaume-Uni	231.870.000
Indes	25.500.000
Afrique du Sud	18.500.000
Australie	12.250.000
Canada	9.750.000
Indes néerlandaises	1.400.000
Nouvelle-Zélande	985.000
	652.255.000

ETAIN BRUT (tonnes)	
Royaume-Uni	2.000
Afrique du Sud	500
Australie	4.200
Indes néerlandaises	27.700
Burma	4.100
Malaisie	43.000
Congo belge	8.900
Rhodésie	300
Nigeria	8.100
	98.800

PETROLE (tonnes)	
Etats-Unis	166.000.000
Irak	4.300.000
Arabie	1.139.000
Burma	1.050.000
Sumatra, etc.	7.400.000
	179.889.000

FER BRUT (tonnes)	
Etats-Unis	37.200.000
Royaume-Uni	4.330.000
Indes	1.850.000
Australie	1.250.000
Malaisie	1.070.000
	45.700.000

CUIVRE BRUT (tonnes)	
Etats-Unis	501.000
Indes	11.200
Australie	19.400
Canada	265.800
Congo belge	124.000
Rhodésie	249.800
Chypre	27.000
	1.198.200



Récemment paru en librairie, à Londres, le livre de Madame Imgard Litten, « A MOTHER FIGHTS HITLER », a connu aussitôt une vente sensationnelle, aussi bien en Angleterre qu'en Amérique. Aucune traduction française n'existant encore de cet ouvrage — qui est un document implacable contre la Gestapo et ses méthodes — nous avons résumé, à l'intention de nos lecteurs, en lui laissant sa forme originale, un des chapitres les plus poignants du livre.

Ils ont assassiné mon fils !

Lorsqu'on m'eut dit que mon fils Hans allait être envoyé au camp de concentration de Lichtenberg, une folle terreur s'empara de moi, tellement ce camp était réputé pour son inexorable cruauté. Néanmoins, je ne pouvais pas me résigner à croire tout ce que j'avais entendu, car c'eut été avouer alors que l'Allemagne, sous le régime du nazisme, avait rayé définitivement des siècles de civilisation, pour retourner aux sombres époques du moyen âge. Je ne pouvais pas m'imaginer également que des hommes faits de chair et de sang, ayant été élevés par des mères, les ayant encore peut-être, étant parfois pères eux-mêmes, pouvaient délibérément, de sang-froid, torturer d'autres hommes qui, en définitive, ne leur avaient rien fait personnellement. Hélas ! je ne devais pas tarder à reviser mon jugement, car, dès la première semaine de son incarcération, Hans parvint à me faire savoir quelles épreuves terribles il avait à endurer.

Mère avant tout, je ne pouvais rien dire, rien révéler, craignant pour la vie de mon cher enfant. Mais maintenant qu'il est mort, après plus de trois longues années de souffrances, maintenant que la Gestapo ne peut plus rien m'enlever, m'ayant déjà pris ce que j'avais de plus précieux ici-bas, maintenant je puis parler...

* * *

Le camp de Lichtenberg était un ancien château ayant appartenu à une princesse saxonne du seizième siècle. Quand les nazis eurent décidé d'en faire un camp de concentration, ils le firent entourer d'un mur haut de quatre mètres, au sommet duquel ils installèrent des fils de fer barbelés, reliés à un réseau électrique de haute tension.

Le médecin du camp ayant jugé Hans sain de corps, il fut aussitôt conduit chez le coiffeur, qui lui rasa le crâne jusqu'à la racine. Le dortoir, malgré son exiguïté, abritait une centaine d'hommes, couchant, pour la plupart d'entre eux, sur des sacs de paille, avec, pour toute literie, une légère couverture, bien qu'un froid intense régnât. L'électricité restait allumée toute la nuit et les sentinelles faisaient un bruit infernal, leur consigne étant d'empêcher les malheureux prisonniers de jouir d'un sommeil pourtant bien gagné. Dès l'aube, ces derniers étaient conduits sur le terrain d'exercice. Sadiques, grisés par l'odeur du sang, les « instructeurs » ne savaient plus quoi inventer pour torturer leurs impuissantes victimes. Et même, lorsque ce n'était pas par goût qu'ils se montraient cruels, ils l'étaient par intérêt, pour avoir de l'avancement.

Un jour, on annonça l'arrivée d'un nouveau commandant du camp. Ivrogne, complètement dégénéré, morphinomane, ce dernier avait inventé une nouvelle espèce de torture, baptisée par la suite « le cercle de la mort ». Ce « jeu », qui avait le don de faire piquer des crises de rire allant jusqu'à l'hystérie aux hommes chargés de la surveillance, consistait à faire courir les prisonniers, en rond, dans la cour, indéfiniment, pendant des heures. Quand l'un des hommes tombait, les gardiens le faisaient relever à coups de crosse et l'obligeaient à continuer jusqu'à ce qu'il se fût écroulé, épuisé, mort. Après quoi, on l'enterrait dans la cour même, sous les yeux de ses camarades. Le fait d'enterrer les morts, ainsi, dans la cour, avait une raison « d'ordre psychologique », comme disaient ces assassins : laisser un exemple sous les « pieds » des survivants, afin qu'ils prissent l'habitude de pouvoir courir durant des heures et des heures.

Un autre exercice cruel était celui de ramper sans avoir le droit de relever, ne fût-ce qu'une fois, la tête. Malheur à celui qui contrevenait à cette interdiction ! On le jetait aussitôt dans une mare de boue et on lui labourait le crâne à coups de talons plantés de clous. D'autres fois, c'était tout le camp qui recevait l'ordre de se rouler dans la boue, d'où les hommes sortaient après avoir rendu, par dégoût, la maigre pitance qu'ils avaient dans l'estomac. Qu'ils fussent invalides, malades ou âgés, tous les prisonniers étaient astreints à ces « exercices », desquels seule la mort, ou une miraculeuse libération, pouvait les exempter.

Comme dans la plupart des camps, celui de Lichtenberg avait adopté le chant comme moyen de torture. Oui, le chant... Des chants idiots, exaltant le régime nazi ou — ce qui était pire — comme le «Wanderlieder», par exemple, célébrant les beautés de la nature et les joies de la liberté. Chantés sans arrêt, ces hymnes, qu'on faisait répéter inlassablement aux prisonniers, les rendaient littéralement fous — d'ailleurs, plusieurs d'entre eux perdirent ainsi leur raison. Une autre torture, plus infâme encore que toutes les autres, consistait à mener les prisonniers en bloc jusqu'aux latrines, et à n'accorder à chacun d'eux que trente secondes. Evidemment, dans ce cas, comme dans les autres, tout objet de toilette, fut-il le plus rudimentaire, était strictement défendu.

Les heures de repos même n'étaient pas respectées. Les « S.S. », considérés comme des officiers supérieurs, exigeaient que tout le monde restât debout en leur présence, jusqu'à ce qu'ils eussent donné l'ordre de s'asseoir. Ainsi, dès qu'un de ces maudits « S.S. » pénétrait dans le dortoir, ou le réfectoire, les hommes se mettaient au garde-à-vous — position qu'ils conservaient souvent durant deux ou trois heures, les « S.S. » prenant un malin plaisir à se moquer ainsi des prisonniers.

Les punitions étaient infligées à tout bout de champ — généralement sans même qu'il y eût un motif sérieux. Les « S.S. » avaient établi le barème suivant : le délit de fumer : quinze coups de cravache ; la désobéissance : de cent à cent cinquante coups de cravache, ou bien cinq jours de cachot. Ces cachots inspiraient une grande terreur aux prisonniers, tellement ils étaient ignobles. Les quatre premiers jours, le condamné était laissé au régime du pain sec et de l'eau, et ce n'est que le dernier jour qu'on lui donnait un repas chaud, afin qu'il pût reprendre ses « exercices », le lendemain.

Investi de pouvoirs discrétionnaires, le commandant du camp pouvait infliger la peine de mort quand bon lui semblait, sans même un simulacre de jugement. Naturellement, la condamnation était définitive et sans appel. Afin qu'aucune trace de ces tortures ne demeure, on fait signer aux hommes que, de temps en temps, on libère une déclaration par laquelle ils reconnaissent qu'ils furent toujours bien traités... On les prévient, en outre, que si, une fois libérés, ils parlent, ils auront à le regretter ! En effet, un de ces prisonniers libérés s'entendit demander, avec étonnement, par sa femme, à son retour au foyer, des nouvelles de sa denture : « Mes dents ? répondit-il, elles ont été toutes cassées par les « S.S. ». L'imprudent avait parlé devant des voisins. Le lendemain, à l'aube, des hommes de la Gestapo vinrent le chercher. Depuis, sa femme a reçu une lettre du commandant du camp de Lichtenberg, lui annonçant que son mari *« avait succombé à la suite d'une intervention chirurgicale »*.



CHATIMENT BARBARE. — Torquemadas modernes, les sadiques « S. S. », chargés de surveiller les camps de concentration, remettent en honneur des tortures qui, déjà au moyen âge, soulevaient l'indignation de l'opinion. Parmi ces tortures, il y a notamment la fustigation.

* * *

Quelques jours avant sa mort — avant son assassinat ! — Hans me fit parvenir une lettre. Il me disait que s'il n'y avait pas, le dimanche, la musique de Bach, diffusée par la radio, il se demanderait si vraiment il ne valait pas mieux s'évader et risquer les balles de la sentinelle, plutôt que de continuer cette vie de décivilisé. Encore ne noircissait-il pas ce qu'il endurait, afin de ne pas trop me chagriner.

Quelques jours plus tard, je reçus la visite d'un libéré, qui s'efforça de me rassurer et de me persuader que, bientôt, mon fils allait être rendu à la liberté, à cause de son excellente conduite. Emporté par la discussion, ce jeune homme se mit à parler. Néanmoins, son ton était calme, comme s'il racontait des choses auxquelles il était totalement étranger. Ses yeux hagards, fixes, semblaient avoir été vidés de toute expression, de toute vie. Cette absence de passion, cette froideur de marbre m'impressionnèrent plus que ne l'eût fait le plus éloquent des discours, le plus violent des réquisitoires. Je lui ai demandé : « Tu n'oublieras jamais Lichtenberg ? » Le jeune homme me répondit calmement, presque en murmurant : « Non... » Puis il me regarda fixement. Ça ne dura qu'un instant ; un instant qui avait suffi pour trahir l'immense désir de vengeance parcourant tout son être ; un instant qui dévoila toute la haine qu'il portait dans son jeune cœur, et pourtant si vieux déjà ; un instant où ma propre haine s'était reflétée dans ses yeux sans vie...

Que de fois, depuis, n'ai-je pas rencontré ce même instant dans les yeux d'autres prisonniers, lorsqu'ils parlaient de leurs tortures ! Des hommes jeunes, faits pour aimer et qui, désormais, ne vivent plus que pour un seul but : se venger. Des hommes qui ne seront pas absents le jour des règlements des comptes...

Hans est mort, il est vrai, mais ses bourreaux ne perdront rien pour attendre ; la maudite Gestapo, un jour, saura, à son tour, ce que c'est que de ramper dans la boue...

Avec les "ailes de la gloire"

COMBATS DANS LA NEIGE

par

Spyros Melas

de l'Académie d'Athènes

Pour arriver à nos premières batteries, nous traversons le champ de bataille des journées précédentes, c'est-à-dire une montagne entière. Toutes les choses sont restées telles que les Italiens les ont laissées lors de leur fuite : les fusils, les mitrailleuses, les machines à décocher les grenades, avec un amas de munitions abandonnées dans les bruyères, des obusiers par dizaines, posés sur les cols prédominants des montagnes ; et, près de la racine d'un petit chêne, nous voyons quelques-uns de nos soldats creusant une fosse pour enterrer le cadavre d'un lieutenant italien. Il avait été atteint par un éclat d'obus qui lui fractura la jambe. Ses hommes l'ont laissé mourir, la nuit, par l'hémorragie et le froid de la montagne. Des nôtres encore, un peu plus en haut, creusent une autre tombe : «Pour le meilleur enfant de la batterie », comme ils nous disent — un camarade qu'un éclat d'obus a frappé à la tête. Ils l'enterraient avec des larmes d'un adieu émouvant ; ils ont planté une simple croix faite de deux grosses branches d'un chêne, avec une épitaphe pleine de fautes d'orthographe. Quand je regarde par quels ravins, par quelles pentes les nôtres sont passés pour occuper cette altitude, sous les feux serrés des positions organisées des Italiens, je demeure muet par l'émotion et l'admiration. Un peu plus en haut, nos canons, camouflés derrière la crête de la saillie, frappent maintenant les positions ennemies. Nous les voyons, ces positions, sous nos pieds, derrière la crête de la colline opposée, que nous dépassons en hauteur d'une centaine de mètres. Quand, vers quatre heures de l'après-midi, ce feu devient plus intense et les contingents de l'infanterie s'élancent, nous les regardons grimper au son des clairons avec des cris d'ensemble, sous les crachats meurtriers des mitrailleuses ennemies. C'est une fable agréable de dire que les Italiens ne présentent pas de résistance. Ils se défendent fermement et ce n'est pas leur faute si l'Hellène est décidé à mourir plutôt qu'à se laisser asservir.



FURIA HELLENE. — On a lu les récits des magnifiques exploits des fantassins grecs qui, avec un héroïsme admirable, enlèvent des positions à la pointe de leurs baïonnettes. Cette photo prise par un correspondant de guerre n'indique-t-elle pas avec quel mordant les Grecs se lancent à la charge ? Si la neige pouvait parler, quelles belles légendes n'aurait-elle pas à conter... Des légendes qui, déjà, volent de bouche en bouche, à travers le monde.

Durant une heure entière l'ascension de la montagne ressemble à la montée vers le Calvaire. L'ennemi, enragé, ne se disperse que lorsque nos petits fantassins s'approchent à une distance de quatre cents mètres. Nous voyons alors les Italiens sauter en hors de leurs tranchées, d'aucuns jetant leurs dernières grenades, d'autres fuyant vers la pente ouest de l'altitude et d'autres encore se dispersant vers la colline boisée voisine et se perdant derrière les chênes.

Il a fallu encore une demi-heure pour voir enfin, depuis la crête de cette saillie, le signal lumineux convenu et qui prévient notre artillerie que l'objectif ennemi a été atteint et qu'elle doit cesser le feu.

Un groupe d'officiers italiens près d'un grand chêne reste le dernier pour diriger les fuyards vers le sentier de la délivrance. Nos canons les gratifient de leurs derniers obus. Les uns tombent, les autres se dispersent. Le crépuscule commence à tomber. De grandes et lourdes ombres descendent des crêtes des montagnes et colorent d'une teinte violette la neige, pour cacher le sang et cacher les pics inférieurs dans leurs voiles obscurs. Dès lors, la situation des Italiens qui ont fui dans la colline boisée devient problématique. Avec une longue-vue d'artillerie, je les vois sortir et rentrer, avec une grande perplexité, du bois à la clairière, cherchant en vain une issue vers l'arrière, car cette colline aussi a été progressivement cernée par nos



SOLIDARITE NATIONALE. — Spontanément, Grecs et Grecques ont offert leurs bras pour tracer des passages, par lesquels les troupes s'en iront vers la gloire. Si pénible que soit le déblaiement de la neige, hommes et femmes accomplissent ce rude travail avec le sourire aux lèvres. Quelle magnifique leçon de patriotisme ne donnent-ils pas, ainsi, aux pusillanimes !... Pour les vaincre, les Italiens feront-ils appel aux Allemands ?



EPIDEMIES. — La guerre est génératrice de terribles épidémies. On se rappelle encore quels ravages opéra, après celle de 1914-1918, la « fièvre espagnole », de si triste mémoire. C'est pour parer à la propagation des maladies contagieuses que les Grecs désinfectent, au front même, les vêtements des prisonniers italiens, aussitôt après leur capture.

contingents. La captivité leur paraît comme un cadeau suprême. Les patrouilles d'une de nos compagnies, glissant avec précaution dans le petit bois, les ramassent charitablement. Ils sont affamés et tombent avec grand appétit sur notre pain...

Maintenant que l'attaque est terminée, les officiers de notre artillerie nous accueillent sous leurs tentes. Ils nous offrent du cognac. Mais la nuit glaciale a commencé à cerner l'altitude avec des mystères inscrutables. Nous descendons, à cheval, vers un village pour dormir près du poêle du « moukhtar » hospitalier, bercés par les mêmes récits, interminables et superbes, des fantassins et des officiers qui nous entourent.

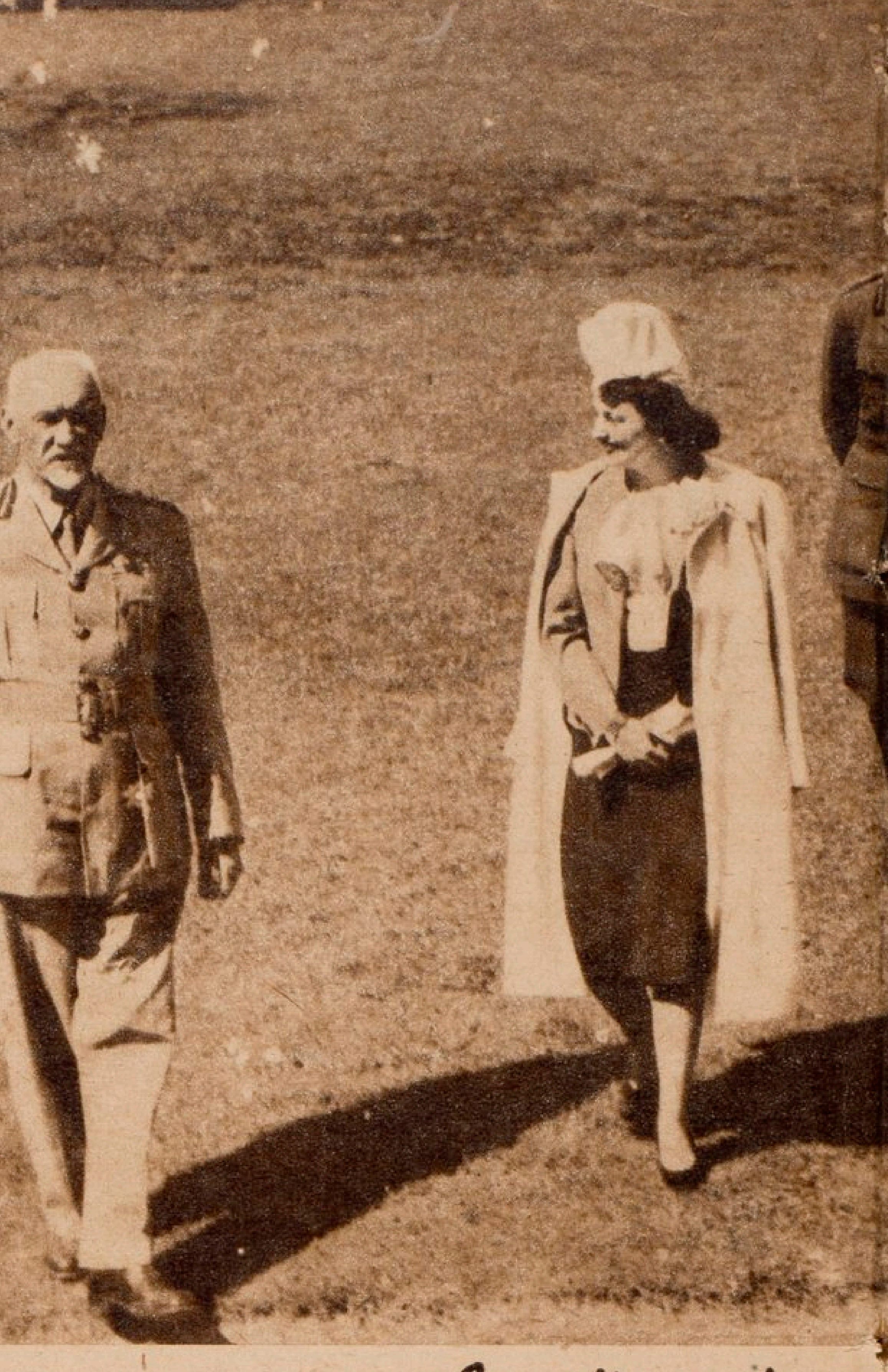
De bon matin, nous remontons vers la ligne, pour être présents au tir de l'artillerie contre la colonne ennemie, qui fuit par des sentiers opposés et lointains, vers d'autres crêtes.

La vue de sa dispersion est des plus émouvantes. Les hommes et les bestiaux se confondent, mélange curieux qui se perd dans les premiers bois. Sur les hautes pentes neigeuses, les explosions de nos obus brodent avec des points noirs un tapis tragique de la mort...

SPYROS MELAS
de l'Académie d'Athènes

S.M. la Reine à l'Exposition du Printemps

Vendredi après-midi, S.M. la Reine Farida a daigné inaugurer l'Exposition des fleurs, fruits et légumes, organisée sur le terrain de la Société Royale d'Agriculture. La Gracieuse Souveraine a longuement parcouru l'Exposition, s'intéressant à tout. On voit ici S.M. la Reine Farida s'entretenant, en souriant, avec Lady Lampson. (Photo Riad Chehata)

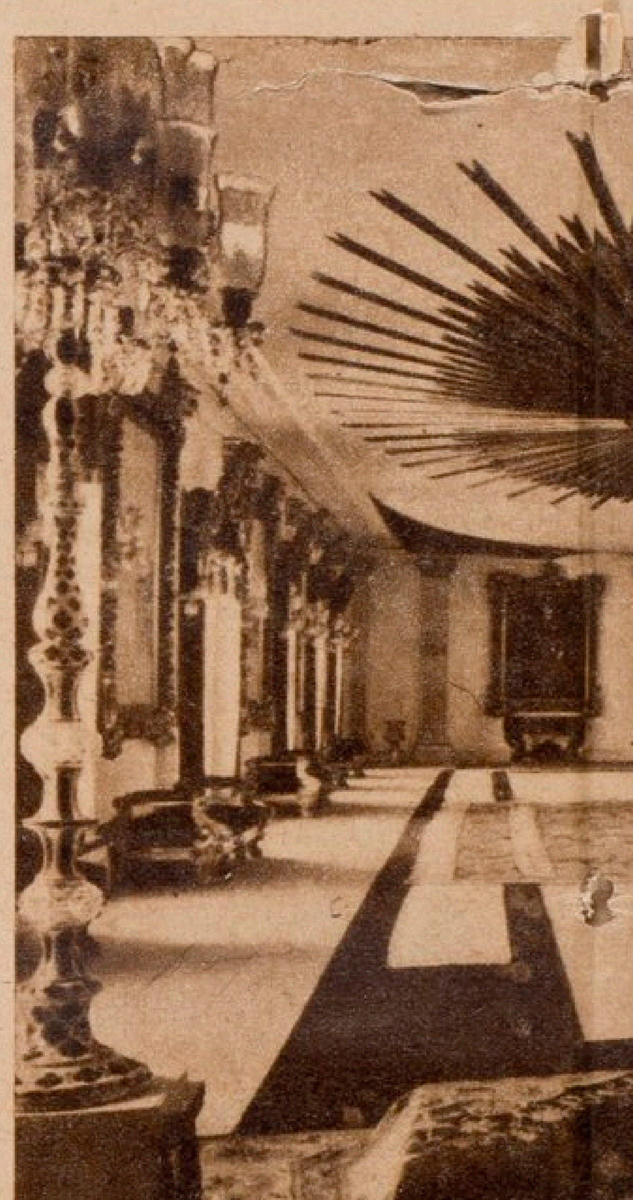


Le séjour du gé

Le général Smuts, Premier Ministre de l'Afrique du Sud, a po
On reconnaît sur cette photo, prise dans le jardin de l'amb sa
général Dill, le général Van Ryneveld, M. Eden et Sir Miles Lo
inlassable activité. Travaillant d'arrache-pied, ne s'accordan

Au palais de Manial

Le palais de S.A.R. le Prince héritier Mohamed Aly est réputé pour contenir d'inestimables trésors d'art, rapportés par l'illustre voyageur des nombreux pays qu'il a parcourus. Sa collection de l'art islamique est une des plus célèbres dans le monde. Une des merveilles du palais de Manial el Rodah est la salle du Trône, la plus grande du palais. Elle contient les portraits de tous les souverains de la dynastie qui ont régné sur l'Egypte. Les cadres de ces portraits sont en or massif, ciselés.



Croquis d'audience

L'affaire Cozzika

Le procès « Cozzika-Zulficar » a passionné, ces derniers jours, l'opinion publique. Ainsi que l'a dit un des défenseurs de M. Cozzika, dans sa plaidoirie, partout, aussi bien dans les salons que dans les clubs ou les cafés, on attendait avec impatience la décision de la Justice.

Quand les plaidoiries du bâtonnier Roussos et de S.E. Mizrahi pacha, défenseurs de l'inculpé, furent terminées, et que le tribunal rendit son jugement, les nombreux présents ne cachèrent pas leur approbation.

Voici quelques croquis d'audience que notre dessinateur est parvenu à prendre.



Le tribunal correctionnel était présidé par le juge Barnes, assisté de Sadek bey et de Mallaché bey. Tout le monde fut unanime à reconnaître qu'il ne négligea aucun élément destiné à faire la lumière.



S.E. Mizrahi pacha plaida longuement, détruisant, un à un, les éléments de l'accusation.



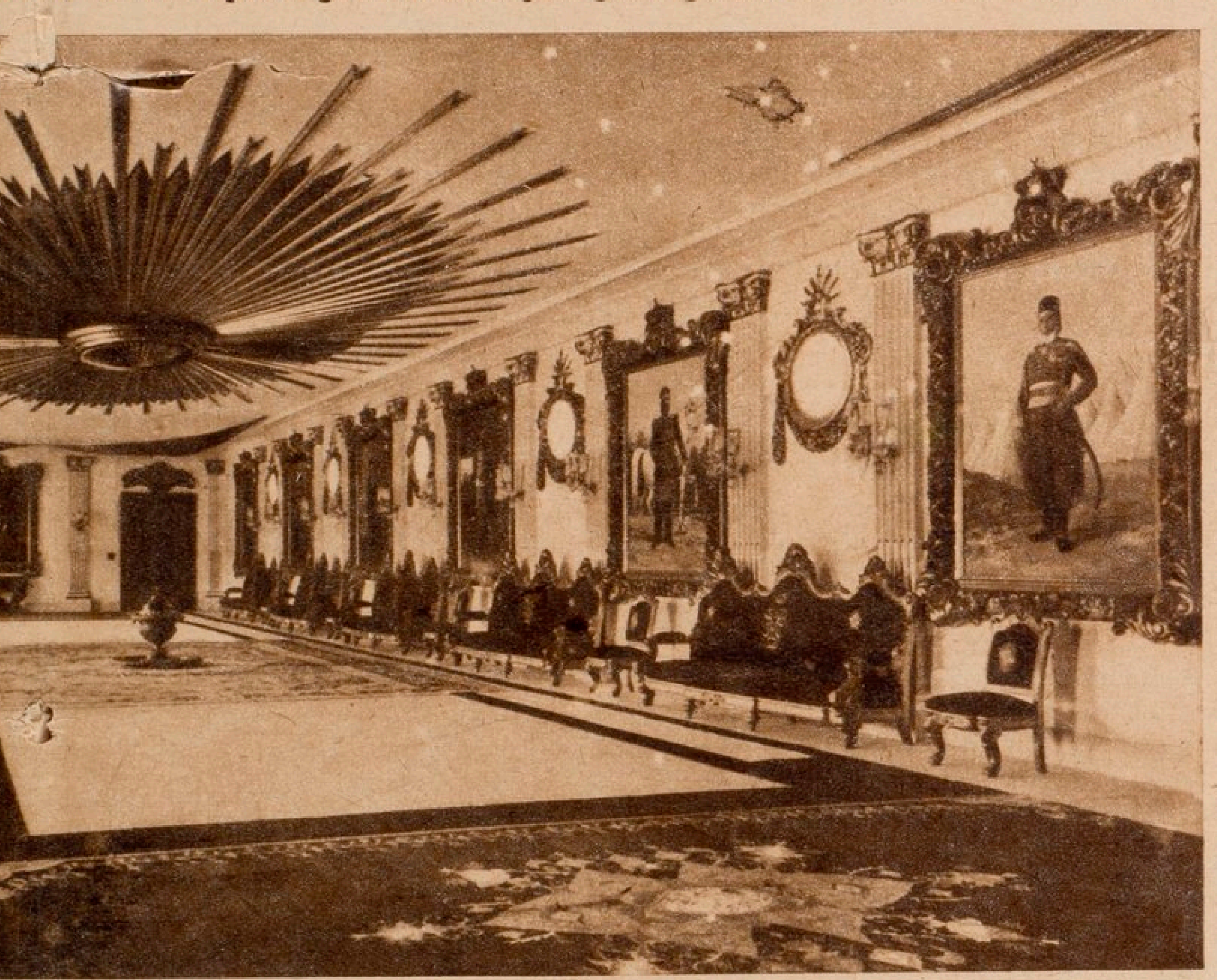
L'audience est suspendue. Cozzika s'entretie
avec un ami, en attendant le jugement.

Le bâtonnier Georges R
sos fit une plaidoirie é
vante et humaine.



général Smuts au Caire

a passé récemment deux jours au Caire, où il fut l'hôte de Sir Miles Lampson. ssade britannique, de gauche à droite, le général Smuts, Lady Lampson, le es Lampson. Depuis le début des hostilités, le général Smuts a fait montre d'une rdant aucun répit, le général est le plus grand propulseur d'énergie de son pays.





trefient
ment.

orges Rous-
pirie émou-
maine.

La 2me exposition de l'art indépendant



JEUNES FILLES EN UNIFORME, par Ezechiel Baroukh.

Avant d'entrer chez les « Indépendants », vous feriez bien de déposer au vestiaire votre honnête petite logique quotidienne, repue de cette imagerie bourgeoise que la vie — elle en fait bien d'autres ! — déroule, sans morgue, devant nos yeux. Avec des prunelles nouvelles, un esprit passé à l'éponge, des nerfs à l'affût, contemplez les multiples suggestions de ces jeunes artistes : Angelo de Riz, Georges Henein, Laurent Marcel Salinas, Kamel Mohamed Youssef, Arte Topalian, Méhémet About, Raymond Abner, Anne Williams. Elles vous guideront dans le labyrinthe du merveilleux.

Vous serez également séduits par les compositions enfantines, mais aussi terribles que des Jéronimus Bosch, de M. Chehata, décorateur populaire d'Alexandrie. Vous remarquerez cette femme qu'Aïda Chéhadé réveilla de la terre pour nous apprendre le sommeil. En passant, vous direz bonjour au coiffeur de Mme Behman ; son meilleur client n'est autre que le père Ubu.

Pénétrez ensuite dans l'atmosphère d'angoisse torride que vous propose Fouad Kamel, le peintre au visage d'enfant de chœur. L'âme prête à affronter d'hallucinantes contradictions, ne manquez pas de voyager à travers ce monde insolite que les admirables « collages » d'Amy Nimr ont créé pour nos délices. Soulevez « le voile suspendu » audessus des toiles et des dessins de Ramsès Younane et vous vous sentirez avec lui au milieu de son rêve qui est aussi celui de l'univers.

Le beau portrait de Telmisany vous retiendra longtemps et vous verrez alors comment certains bleus savent pleurer. Ne franchissez pas le seuil du « Château d'Otrante » d'Eric de Némès, un amour et une mort audessus de nos forces nous y guettent, mais laissez-vous prendre aux rets de sa Vénus, cette même Vénus qui s'empara un jour de Botticelli



LA DESTRUCTION EN MARCHE, par Anne Williams.

Enfin vous vous arrêterez une seconde parmi les blanches rotondités du dortoir de Baroukh et avant de partir vous essayerez de subtiliser d'un coup de main rapide un des masques hallucinants d'Abu Khalil Lutfy.

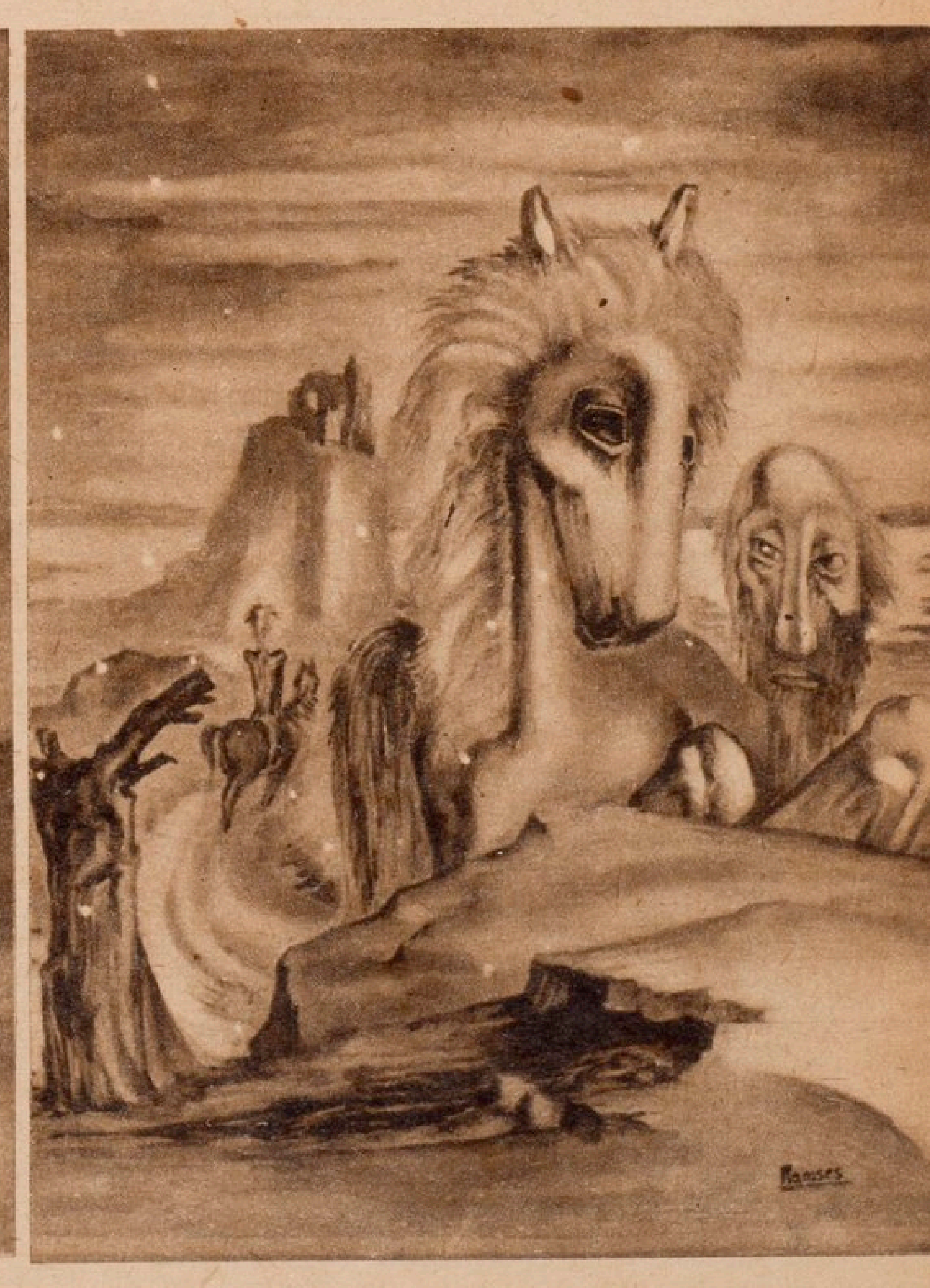
A la porte vous retrouverez votre honnête petite logique quotidienne et je ne suis pas certaine, qu'après cette belle aventure que vous venez de traverser dans l'irréel, vous ne songiez point à l'abandonner là, pour toujours.

MARIE CAVADIA

P.S. — Quant aux photographies de Mme Hassia, elles ont toutes réussi le saut périlleux dans le vide mortel de la perfection.



LA NAISSANCE DE VENUS, par Eric de Némès.



DON QUICHOTTE, dessin de Ramsès Younane.

Témoignage vécu

LEOPOLD III

par JOHN CUDAHY

ambassadeur des Etats-Unis en Belgique lors de l'invasion allemande.

Quand la Belgique déposa les armes, au mois de mai dernier, l'opinion publique mondiale fit des commentaires aussi passionnés que contradictoires autour de la capitulation de l'armée belge, ordonnée par son chef suprême, le roi Léopold III. Il est encore trop tôt pour pouvoir adopter aucune des thèses en présence. Désireux, toutefois, de verser une nouvelle pièce au dossier ouvert par l'opinion publique, nous commençons, aujourd'hui, la publication de quelques extraits d'une excellente étude due à S.E.M. John Cudahy, qui fut ambassadeur des Etats-Unis en Belgique, à l'époque de l'invasion allemande. Notre souci d'objectivité pour ce qui concerne ce que l'on a appelé « le mystère Léopold » ne pourra qu'être apprécié par nos lecteurs, soucieux, comme il se doit, de voir la lumière totale se faire sur cette question.



BRUXELLES SOUS LES BOMBES. — Dès les premiers jours de l'attaque allemande, la Luftwaffe bombarda les grandes villes belges. La capitale reçut une pluie de bombes incendiaires. On voit ici les pompiers luttant contre l'incendie qui dévore un grand immeuble de Bruxelles.



LE ROI LEOPOLD A LONDRES. — En octobre 1938, le roi Léopold visita Londres incognito. Qui se serait douté, à ce moment-là, que son pays allait, bientôt, subir l'assaut des troupes allemandes...

C'est au mois de janvier, alors que la guerre durait déjà depuis quatre mois, que je rencontrai, pour la première fois, le roi Léopold III, dans un des salons en baroque flamboyant du palais royal de Bruxelles. C'était une singulière cérémonie que cette présentation. Il n'y avait ni lettres de créance, ni adresse écrite, ni aucune mise en scène qui aidât à une entrée en charge. Introduit dans une imposante salle de réception au haut plafond, je m'approchai du roi. Il tendit sa main cordialement avec un sourire d'amitié spontanée, et ce fut mon introduction officielle comme ambassadeur des Etats-Unis auprès de Léopold III, roi des Belges.

Il était en uniforme de l'armée de campagne et avait l'allure d'un soldat, avec sa haute et élégante silhouette, ses larges épaules et son teint clair d'athlète. Plus tard, assis en face de lui dans une autre chambre du palais, je fus frappé par son extrême simplicité, une simplicité approchant de la timidité et accentuée par un air de profonde mélancolie. Il avait une profusion de cheveux blonds au-dessus d'un front large et haut, et ses traits réguliers et fins étaient obscurcis, comme je l'ai dit, par la tristesse.

C'est sous l'impulsion de Léopold III que la Belgique adopta une doctrine d'indépendance après l'invasion de la Rhénanie au printemps de 1936, invasion qui mit en pièces le traité de Locarno. Quand Locarno s'écroula, tous les spécialistes de la politique internationale se rendirent compte que la guerre était inévitable. L'ébranlement des armées était certain : c'était seulement une question de temps.

En vertu de cette politique d'indépendance, le roi Léopold déclara ouvertement que désormais la Belgique déciderait elle-même des mesures qu'elle devait prendre pour sa défense sans s'en référer aux mesures prises par ses anciens alliés.

Le 24 avril 1937, la Grande-Bretagne et la France, dans des déclarations séparées mais analogues, relevèrent et acquittèrent la Belgique de tous les engagements qu'elle avait souscrits en vertu du traité de Locarno, tout en prenant l'engagement solennel d'apporter une aide immédiate à la Belgique en cas d'invasion. Six mois plus tard, l'Allemagne, dans un document analogue signé par le baron von Neurath, ministre des Affaires Etrangères, s'engagea à observer l'inviolabilité du sol belge et à protéger la Belgique contre toute agression.

Si des engagements délibérés, souscrits solennellement, ont une signification quelconque entre nations, le roi Léopold n'avait pas de raison de s'inquiéter, et cependant il était inquiet ce matin de janvier de notre première rencontre. Son regard était obscurci par le manque de sommeil et, bien qu'il fût calme, ses mains trahissaient la tension dans laquelle il vivait. Et cependant il refusait de désespérer. Il y a 25 ans, faisait-il remarquer, l'armée allemande avait tiré le premier coup de canon de la guerre de 1914 sur le territoire belge, mais aujourd'hui, quatre mois de la guerre actuelle s'étaient écoulés et jusqu'ici le pays y avait échappé. Il y avait là un espoir, disait le roi, un espoir qui en lui-même justifiait sa politique d'indépendance.

Je ne pus m'empêcher d'exprimer mon scepticisme, mais le roi s'en défendit. Une stricte neutralité avait maintenu la guerre à l'écart des frontières belges pendant quatre mois, raisonnait-il, elle pouvait donc maintenir la Belgique à l'écart du conflit jusqu'à la fin. Il admettait que les Anglais s'étaient plaints d'un manque de coopération, qu'ils s'étaient plaints de n'avoir même pas les grandes lignes des positions ou des dispositions de l'armée belge, non plus qu'aucune connaissance des routes, connaissance absolument indispensable dans une guerre de vitesse. Les critiques des Français étaient d'une hostilité encore plus acrimonieuse. La Belgique ne pouvait satisfaire personne, mais recevait des coups de pied de tous les côtés, le roi lui-même étant calomnié et condamné en des termes violents et injustes. Mais qu'importe tout cela, demanda-t-il de sa voix triste et douce, s'il pouvait maintenir la paix pour son peuple ? Chaque jour que la guerre était tenue à l'écart du sol belge était un jour gagné pour la cause de la paix, et pour l'avenir il y avait toujours l'espoir. Quelque chose pouvait arriver qui détournerait le coup, et si on perdait l'espoir, déclara-t-il, on perdait toute chose.

« Il n'existe pas de danger, si ce n'est le danger immédiat. »

Je revis de cette première entrevue avec ces paroles que j'avais entendues si souvent en Pologne, retentissant dans mon esprit avec la monotonie d'un tam-tam : « Il n'existe pas de danger, si ce n'est le danger immédiat. »

Ainsi vint le mois d'avril. Une succession de jours doux et embaumés avec un ciel sans nuages, d'un bleu italien, et des nuits tièdes semées d'étoiles, et alors, aussi soudainement qu'un éclair tombant de ce ciel innocent, vint de Hollande la nouvelle que ce pays attendait une invasion dans quelques heures. Si les Allemands traversaient le territoire hollandais en force, c'était un coup décisif porté à la Belgique, car les deux Etats des Pays-Bas formaient un ensemble stratégique et l'état-major général belge ne cachait pas que les troupes belges entreraient en campagne si la Hollande était envahie au sud ou à l'ouest du Zuyderzée.

Je vis le roi douze heures avant que la grande attaque ne commençât. On disait que deux émissaires avaient quitté Berlin avec un ultimatum d'Hitler au gouvernement hollandais. Nous parlâmes de cette histoire, mais il se fit que, tandis que les émissaires s'étaient préparés à quitter Berlin, on n'avait pas entendu parler de leur arrivée à La Haye. L'ambassadeur Kennedy me téléphona de Londres pour me demander des informations à ce sujet. J'allai à Laeken, au palais d'été dans les environs de la ville, pour voir le roi. De son bureau, nous voyions une longue pelouse qui s'étendait jusqu'à un étang où des cygnes blancs nageaient dans l'ombre de vieux grands arbres, et loin derrière, le désordre de toits couverts de tuiles rouges, qui étaient la capitale. Il me déclara qu'aucune information ne lui était parvenue susceptible de justifier l'alarme causée par le soi-disant ultimatum aux Hollandais. C'était une étrange guerre, admit-il, sans aucun précédent pour se guider ; la conduite et l'allure des événements étaient si différentes des expériences du passé... Comme je me levais pour m'en aller, il dit qu'il espérait rattraper de nombreuses heures de sommeil perdu. Il paraissait très fatigué, mais plus enjoué, pensai-je, qu'à aucune de nos précédentes rencontres.

LES BOMBARDIERS ARRIVENT...

Il était un peu plus de cinq heures du matin, le 10 mai, quand les Allemands arrivèrent sortant du disque du soleil levant comme des oies, sombres dans les plaines du Wexford. Ils étaient douze dans la première escadrille et un peu en arrière, sur la gauche, un autre groupe du même nombre. Ils volaient bas, peut-être à deux mille pieds, et très haut au-dessus d'eux tournoyaient de blancs avions de combat. Toute la défense antiaérienne se déclencha dans un grand tonnerre. Il y eut le choc de l'artillerie et le roulement des mitrailleuses, tandis que les avions allemands disparaissaient vers l'Ouest. Mais ce n'est que lorsque l'ennemi eut complètement et effectivement disparu que les sirènes firent entendre leur sifflement qui continua à des intervalles intermittants pendant les six jours et les six nuits qui suivirent, rendant les nuits horribles et le sommeil un lointain souvenir.

Après que les avions s'en furent allés, une sensation de nausée me prit à la pensée du carnage et de la misère qui allaient s'abattre sur les têtes innocentes d'un peuple heureux dont j'avais partagé les espoirs et les craintes pendant près de six mois. Ce n'était pas l'heure du sentiment. Je retournai m'habiller ; il y aurait beaucoup à faire au cours de la longue journée qui s'ouvrait. Alors il y eut un fracas comme si la foudre venait de tomber et je sentis un choc dans le creux de mon estomac. Des vitres brisées tombaient sur les pavés devant l'ambassade et je me souviens de mon étonnement de voir que les plafonds et les murs ne s'écroulaient pas. Mais nous n'avions pas été touchés. La bombe avait atteint une maison en face du petit square Frère Orban, à une distance de cinquante yards en diagonale. Quelques minutes plus tard, il y eut un nouveau coup de tonnerre dans la rue Belliard, la première rue vers le Sud, et nous apprîmes qu'une autre bombe était tombée en face de l'ambassade du Reich. Les Allemands ne montraient aucune partialité.

Quand il devint évident que rien ne pouvait détourner la tempête et que seule la force pouvait répondre à la force, le roi partit dans les dernières heures du 9 mai pour prendre, en personne, le commandement de ses armées de campagne. Et, enfin, la question de la coopération militaire entre les armées alliées pour la défense de la Belgique fut décidée. Le 12 mai, une réunion eut lieu dans ce but à Casteau, près de Mons. Y assistaient le roi Léopold, le général Gort, commandant en chef du corps expéditionnaire britannique, et le général Billotte de l'armée française. Il fut entendu, à cette réunion, que le général Billotte aurait la direction des opérations et que Belges et Anglais seraient soumis à ses ordres, tandis qu'il serait lui-même sous le commandement suprême du généralissime Gamelin.

La première ligne de défense belge était le canal Albert, une étroite voie d'eau artificielle qui courait parallèlement à la frontière hollandaise à quelques milles de celle-ci et qui s'étendait d'Anvers vers l'Est jusqu'à la Meuse. Quelques heures après l'ouverture des hostilités, cette position avancée avait été pénétrée par les Allemands dont les tanks passaient sur les ponts de Maëstricht, Vroenhoven, Veldwezelt et Briegden et s'avançaient rapidement à l'intérieur de la Belgique. Pourquoi ces points de passage d'une importance capitale ne furent pas détruits, cela « n'a jamais été expliqué d'une façon satisfaisante », pour répéter les termes sibyllins de l'état-major général belge. Mais une fois le canal passé, toute cette ligne devint intenable et l'armée belge n'eut pas d'autres ressources que de se replier sur une série de points d'appui et de fortifications qui avaient été soigneusement préparés quarante milles plus à l'ouest. Ce Mur d'Acier constituait la défense décisive du pays. Il formait un arc de cercle depuis Anvers, Malines, Louvain et Wavre jusqu'à la forteresse de Namur sur la Meuse et était considéré comme presque imprenable. Toute une fortune avait été dépensée dans la construction de grands emplacements de canons, de postes d'artillerie, de casemates en ciment, de barrières anti-tanks en acier, et le Mur d'Acier avait la même signification symbolique de sécurité pour le Belge moyen que la ligne Maginot pour le peuple de France. Des observateurs militaires étrangers partageaient presque cet avis optimiste sur son efficacité.

Le plan de campagne belge ne fut jamais basé sur l'idée de résister seul et sans appui. Au contraire, tout l'entraînement stratégique et tactique avait été basé sur un rôle subordonné à l'armée britannique et spécialement à l'armée française, qui était regardée comme la plus solide puissance militaire en Europe et dont l'état-major général était regardé comme le meilleur du monde. C'est pourquoi le roi Léopold céda si facilement le commandement suprême de ses armées aux autorités françaises et plaça entre les mains des Français le destin de son pays.

A peine les positions défensives avaient-elles été consolidées sur la ligne Anvers, Malines, Louvain, Namur que vint la nouvelle de la capitulation des armées hollandaises et de la défaite écrasante de l'armée du général Giraud en Hollande. Cela signifiait que si les Allemands avançaient en force à travers la Hollande, le Mur d'Acier de la Belgique pouvait être tourné sur son flanc gauche. A la suite de cette perspective déconcertante vint l'ordre navrant du général Gamelin qu'on ne combattrait pas sur le Mur d'Acier.

UN FRONT DE 50 MILLES

Ce qui était arrivé, c'était que la neuvième armée française s'était effondrée sur un front de près de cinquante milles depuis Mézières jusqu'à Sedan et à travers cette grande brèche les divisions motorisées allemandes se précipitaient à travers la Belgique du Sud vers la mer. Un autre corps allemand avait frappé la première armée française qui garnissait le Mur d'Acier depuis Wavre jusqu'à Namur et avait culbuté cette armée dans une rapide confusion.

Le mouvement des armées alliées en Belgique était devenu une retraite précipitée. C'est alors qu'éclata le conflit inévitable qui naîtra toujours dans un commandement allié quand les choses vont mal. Peut-être aurait-il été encore temps de sauver le million de soldats anglais, belges et français si une décision immédiate avait été prise de rejoindre le gros de l'armée française sur la Somme, mais personne ne proposa un tel plan, et il est évident que personne, si ce n'est les Français, n'y aurait souscrit. Car, en ce qui concernait la Belgique, la guerre était la défense du pays et se retirer en France en laissant la Patrie à la merci de l'envahisseur aurait été une perfidie. Les Anglais, de même, combattaient d'abord pour l'Angleterre. Abandonner les ports de la Manche et laisser l'Angleterre découverte du côté du continent, il ne fallait pas y songer. Ainsi, tandis qu'il aurait pu être sage d'un point de vue tactique, de se retirer pour une défense en masse en France, au cours des premières semaines de la bataille de Belgique, c'était d'un point de vue moral, hors de question.

Le 22 mai, l'avance allemande avait atteint Boulogne et Calais tomba le jour suivant. La retraite vers le Sud était maintenant impos-

sible. La poussée allemande avait dressé une barrière entre la France et la Belgique. Telles étaient les sombres perspectives quand le général Weygand fut appelé de Syrie pour prendre le commandement de la défaite. Il était arrivé de Paris en avion à travers un violent bombardement, fut forcé d'atterrir à Calais tout près d'être abattu. Les premiers mots de Weygand en arrivant au quartier général du roi furent : « Ils m'ont donné un désastre ». Au commandant en chef, le roi exposa en détail le caractère désespéré de sa situation. Comment ses troupes, tenant un front de cinquante milles, étaient accablées par l'écrasante attaque aérienne des Allemands, comment de grandes hordes de réfugiés frappés de panique s'étaient répandues dans tout le pays, fuyant devant les coups terrifiants qui pleuvaient du ciel sur les villes et les villages, comment ces hordes avaient envahi les routes des Flandres au point de rendre presque impossibles les mouvements militaires, comment, fous de panique et déprimés par le manque de nourriture et d'eau, ces réfugiés avaient semé la démoralisation parmi les troupes belges, comment une retraite constante avait affaibli le moral, comment une avance pulvérisante avait coupé toute liaison effective avec les Britanniques, combien les hommes du roi étaient épuisés après dix jours sans sommeil, combattant toujours en retraite et sans espoir de renverser cette situation décourageante.

TROIS ARMEES DISPERSEES

Où étaient les Français ? Le roi n'avait aucune information à ce sujet et le général Weygand ne pouvait lui en donner aucune. La soixantième et la soixante-huitième divisions, débris de la septième armée française, avaient été placées sous le commandement du roi Léopold quand les Hollandais capitulèrent le 15 mai ; elles étaient maintenant entre Zeebrugge et Knocke, près de la frontière hollandaise. Le roi proposa de les rendre au commandement français, mais Weygand refusa cette responsabilité, car il était impossible en face de l'attaque-éclair des Allemands de proposer à ces unités françaises tout autre objectif que celui de sauver leurs peaux. Découragés, dispersés, les débris des première et neuvième armées défaites étaient maintenant quelque part au sud des Britanniques dans la région de Lille à Gravelines-sur la Manche et les lignes britanniques, pour autant qu'on pouvait en être sûr à ce moment, s'étendaient d'Audenarde à Menin.

Le général Gort avait été prévenu qu'on attendait l'arrivée de Weygand et il avait accepté d'être présent à cette importante conférence dans la matinée du 21 mai, mais les heures passèrent et il ne parut pas, et tard dans l'après-midi le commandant en chef français fut obligé de retourner à Paris sans avoir rencontré l'officier qui commandait l'armée britannique.

A 9 heures du soir, le général Gort vint au quartier général belge à Saint-André, près de Bruges, et il y eut une autre conférence entre Gort, le roi et le général Billotte. La réunion dura jusqu'à une heure tardive, et le roi décrivit l'impossibilité militaire de sa position, insistant sur l'inutilité de tout mouvement en présence d'environ un demi-million de réfugiés errants, en présence d'un front de bataille qui ne cessait de se rétrécir et, par-dessus tout, en présence des attaques aériennes écrasantes. Il raconta sa rencontre avec le commandant en chef français et comment Weygand avait admis que le seul espoir était une contre-attaque déterminée pour briser la colonne blindée allemande qui avait atteint la côte, séparé les forces alliées et qui menaçait de les encercler. Il était évident qu'il n'y avait pas de possibilité de défense organisée tant que cela ne serait pas fait, car les Allemands arrivaient avec de telles forces et si rapidement que leur assaut était comme une tempête. Une contre-offensive était la seule solution, mais dans la confusion et le désordre sauvage il était presque impossible de faire un plan. Par-dessus tout, il était impossible de mettre par écrit des dispositions et des mouvements de troupes. Le général Billotte, en qualité d'autorité supérieure, fut chargé de faire ce qu'il pouvait. On lui confia des pouvoirs discrétionnaires. Tel était l'accord auquel on était arrivé quand Billotte s'en alla dans la nuit et s'en retourna vers Ypres. Quelques minutes plus tard, dans la nuit, un camion de l'armée française écrasa son auto et il fut blessé mortellement, rendant le dernier soupir quelques jours plus tard, en si mauvais état qu'il fut incapable d'exécuter aucun ordre.

Mais maintenant qu'on ne pouvait plus attendre aucun secours d'une offensive, ce n'était plus d'une défaite qu'il était question. La question était de sauver ce qu'on pouvait pour éviter une débâcle complète. Déjà les Britanniques, réalisant que leur seul salut était d'atteindre Dunkerque, s'étaient mis en route pour ce port, détruisant le long du chemin tout ce qu'ils pouvaient des équipements et des munitions. Et dans la même direction qu'eux il y avait les Français qui suivaient la route Ypres-Dunkerque ainsi qu'une autre route parallèle d'Ypres à La Panne ! Et les Belges où pouvaient-ils aller ? Au début de la bataille des Flandres, le haut commandement leur avait assigné le port de Dunkerque comme base maritime, mais maintenant, dans le plan hâtif d'embarquement des Anglais et des Français à Dunkerque, il n'y avait pas place sur la plage bondée pour un demi-million de Belges.

(Suite et fin au prochain numéro)

L'OR s'est réfugié en AMERIQUE

Il y a quelques semaines, nous avons publié le discours secret que le ministre de l'Agriculture du Reich, Herr Richard-Walter Darré, a adressé à quelques hauts fonctionnaires du régime. Parlant des Etats-Unis, le collaborateur du Führer a déclaré : « Nous autres Allemands avons des comptes à regler avec les Etats-Unis, car ils détiennent dans cette guerre, comme dans l'autre, tout l'or de l'Europe, qui fut et demeure incontestablement notre propriété — l'Allemagne étant l'héritière des nations subjuguées. L'or en lui-même n'est pratiquement d'aucune valeur pour nous, mais... »

Toujours au sujet de l'or, Hitler, dans son récent discours, a dit qu'après la guerre il supprimerait définitivement le système de l' « étalon-or ».

Ce mépris, cette dépréciation du précieux métal affichés par les dirigeants du Reich ne ressemblent-ils pas singulièrement à ces raisins de la fable que le renard fut incapable d'atteindre ? En effet, à temps ou tardivement, les pays envahis par l'Allemagne ont réussi à faire prendre à leurs réserves d'or le chemin des Etats-Unis, non sans rencontrer, il est vrai, parfois, d'innombrables difficultés. Ce que furent ces difficultés, il ne serait peut-être pas sans intérêt de le conter rapidement.

De la mer Noire à la statue de la Liberté

Ne prévoyant pas une avance aussi foudroyante des armées nazies, la Pologne, lorsque le canon tonna aux portes de Varsovie, se rappela qu'elle possédait des lingots d'or d'une valeur de vingt et un millions de livres. Les faire partir n'était pas une tâche aisée, tous les moyens de transport, jusques et y compris les autobus, ayant été réquisitionnés. Néanmoins, dix volontaires s'offrirent, froidement résolus à tenter le tout pour le tout. Ils découvrirent cinq autobus d'âge canonique et abandonnés par les autorités. Les rafistolant tant bien que mal, les dix gaillards les chargèrent à bloc et, sous la direction du colonel Ignace Matuszewski, ancien ministre des Finances du cabinet Pilsudski, ils se mirent en marche.

Les aventures commençaient...

Bien que les routes ne se fussent pas particulièrement prêtées à des records de vitesse, défoncées qu'elles étaient par les bombes ennemies, les dix volontaires brûlèrent les étapes, décidés à atteindre la frontière du côté de Brest-Litovsk. Voyageant de nuit, se camouflant le jour, quelle fut leur douloureuse surprise d'apprendre que la radio allemande indiquait sans arrêt leur itinéraire (un espion ayant dû informer l'ennemi) aux agents de la Gestapo déjà répandus dans les environs ! Perplexe, le colonel décida de se rendre à Varsovie pour demander de nouvelles instructions. Ayant découvert un avion allemand qui gisait, abattu, le chef de l'équipe le fit réparer, partit pour la capitale et en revint en compagnie de dix autres autobus contenant le reste des lingots d'or. Ils changèrent leur itinéraire, mais les Allemands, une fois encore, parvinrent à le connaître et semèrent sur leur passage une multitude d'embûches, qui eussent pu, à maintes reprises, avoir raison d'eux, si la seule Providence n'avait pas été de leur côté. Finalement, ils parvinrent à atteindre la mer Noire, où un bateau américain, faisant route vers la Russie, accepta de charger l'or. Il ne devait pas aller loin, car, chemin faisant, le colonel ayant appris que l'U.R.S.S., elle aussi, avait envahi son pays, se mit d'accord avec le capitaine pour qu'il fît voile vers la Turquie.

Les autorités turques voulurent bien mettre à leur disposition un train militairement gardé, mais il y avait six mille livres de frais. Six mille livres ? L'homme auquel on avait confié des millions ne les possédait pas... Mais ces ennuis, cette fois-ci, ne devaient pas durer longtemps, car, connaissant sans doute le dicton qui veut que l'on ne prête qu'aux riches, une société américaine lui avança la somme. Et les wagons chargés d'or le déposèrent finalement, sain et sauf, en Syrie, d'où deux croiseurs français l'escortèrent jusqu'en France — première étape vers l'Amérique.

Avant de clore ce chapitre, signalons, qu'ainsi que dans toutes les aventures si tragiques fussent-elles, une note humoristique vint couronner de son grain de sel les mésaventures de l'ancien ministre. En effet, cet homme qui, la veille encore, détenait des millions, fut obligé (ainsi que ses compagnons) d'aller se restaurer dans une « Soupe populaire ».

Cet épilogue authentique ne rappelle-t-il pas, point pour point, l'histoire du grand-duc mis en scène avec tant de verve par Jacques Deval dans « Tovaritch » ?

■

De l'or, encore de l'or, toujours de l'or

Si la Pologne s'était laissée prendre à l'improviste, la Hollande et le Danemark, peu désireux de courir des risques, envoyèrent respectivement cent soixante millions et douze millions d'or en Amérique, avant que Hitler ne parvînt à s'en emparer. Tel ne fut, malheureusement, pas le cas de la Norvège qui, à l'arrivée des troupes allemandes, avait toujours en sa possession ses réserves d'or, se montant à quelque trente-trois millions de livres.

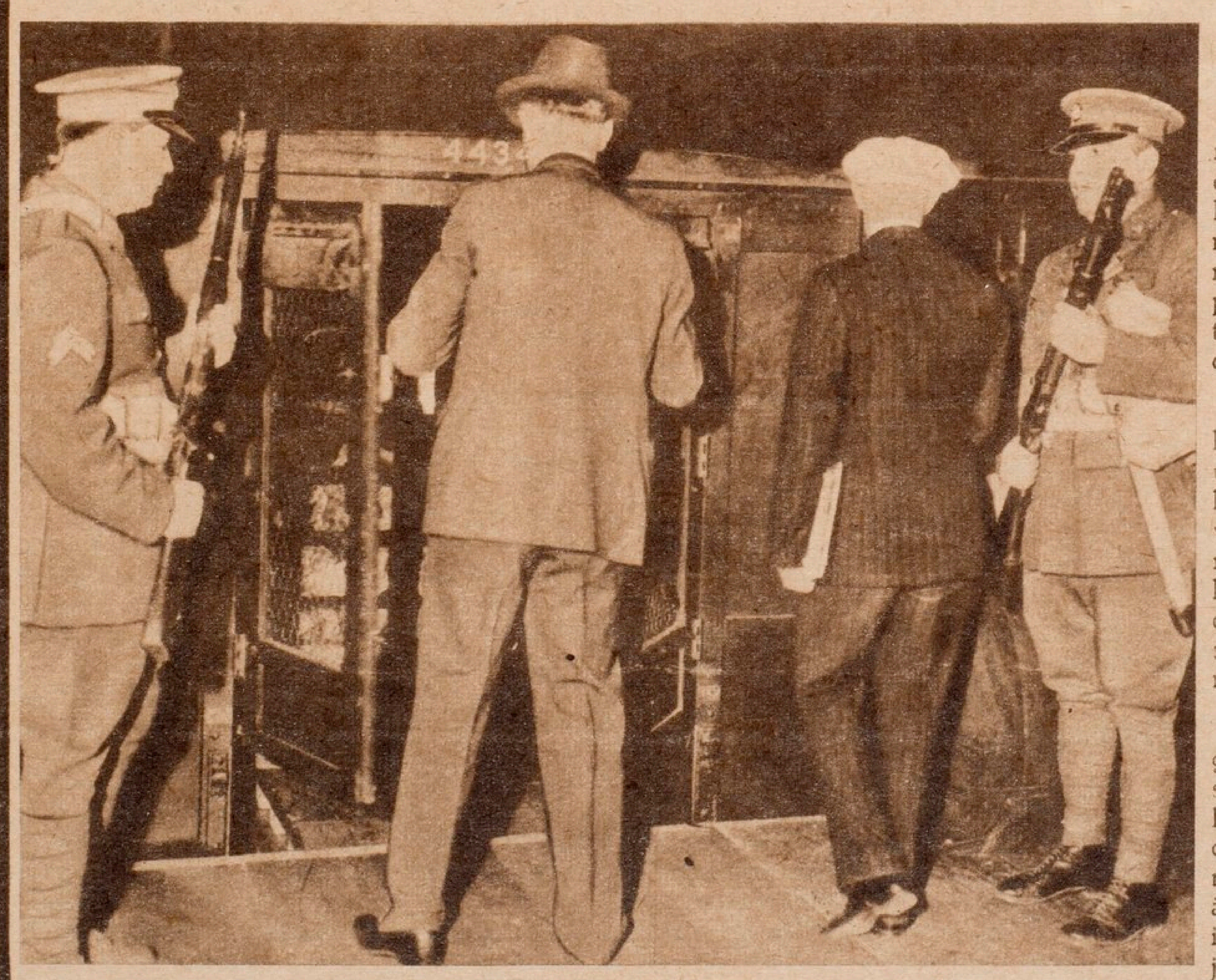
Les nazis qui étaient au courant de la chose bouleversèrent Oslo pour retrouver ce véritable trésor — mais en vain, car les Norvégiens, aidés par des femmes et même des enfants, réussirent à transporter les lingots sur un cargo, le « Bomma », camouflé sous des branches d'arbres, dans un fjord lointain et isolé. Par une nuit sans lune, le « Bomma » mit le cap sur New-York, où il se trouve encore à l'heure qu'il est.

Craignant de subir le même sort que les autres nations nordiques, la Suède embarqua son or sur le « Mormacsea », que commandait un capitaine d'origine anglaise. Malheureusement pour ce bateau, il se trouvait en escale à Trondjhem lorsque les Allemands y arrivèrent. Astucieux, le capitaine William McMale fit disparaître le livre du bord, et le bateau battant pavillon suédois put poursuivre son chemin.

Certaine d'être à l'abri derrière sa ligne Maginot, jugée imprenable, la France continuait à conserver ses immenses réserves d'or dans les tunnels secrets de la Banque de France. Mais, hélas pour Hitler, dès que l'offensive sur Paris se fût dessinée, l'or — selon d'aucuns, il s'agirait de plus de cent millions de livres — troqua sa cachette contre les cales du croiseur « Vincennes » qui, naviguant sous le drapeau étoilé des Etats-Unis, le déposa en lieu sûr en Amérique.

Quant à l'or de la Suisse, il est enterré profondément quelque part dans les Alpes, dans des endroits que seuls quelques hommes connaissent. De ces sortes d'hommes qui, quelles que soient les circonstances, ne dévoilent jamais les secrets dont ils sont détenteurs...

■



POUR DECOURAGER LES GANGSTERS. — Une fois débarqué aux Etats-Unis, l'or est gardé très étroitement par des soldats armés jusqu'aux dents. Le transfert du précieux métal d'une ville à l'autre n'est pas une mince affaire. Elle nécessite la mobilisation de plusieurs centaines de soldats, de détectives et de hauts fonctionnaires, qui contrôlent minutieusement chaque envoi. Au pays de Dillinger et d'Al Capone, on ne saurait jamais prendre trop de précautions...

« Qu'ils osent venir ! »

Tel est le slogan des gardiens du fort militaire américain dans les environs duquel les quelque quatre-vingt pour cent de l'or mondial sont enterrés. Ces gardiens ne sont pas réputés pour être des fanfarons ; bien au contraire, ils ont été choisis parmi les plus précis et les plus rapides tireurs des Etats-Unis. Et ce n'est pas peu dire !...

Que Hitler veuille ou non abolir l'étalon-or, que Lénine ait pu dire qu'il ferait un jour des vespasiennes en or, afin que le travailleur pût se rendre compte de la valeur toute relative de ce métal, il n'en reste pas moins que, depuis des siècles, l'or a régi les échanges entre les peuples, qu'il a constitué la valeur-base de tout le système économique aussi bien dans le nouveau que dans l'ancien monde.

Ce « veau d'or », les Etats-Unis le gardent précieusement, nonobstant un de ses plus distingués économistes qui, parlant de l'or et parodiant les « Robayat » d'Omar Khayyam, a écrit un jour : « Ma naissance n'apporta pas le moindre profit à l'univers, ma mort ne diminuera ni son immensité ni sa splendeur. Personne n'a jamais pu m'expliquer pourquoi je suis venu, pourquoi je partirai... »

A cette dernière question, on pourrait répondre : « Il est venu aux Etats-Unis parce que chassé par Hitler d'Europe, et il en repartira quand l'Europe aura chassé Hitler... »

CE QUI S'EST PASSE EN FRANCE

VIII

Par GORDON WATERFIELD

Correspondand de guerre de Reuter sur le front français

L'auteur, dans les sept chapitres que nous avons publiés, a brossé un tableau général de la situation politique en France au moment de la déclaration de la guerre. Il a mis en relief l'erreur commise par le commandement français en basant toute la défense du territoire sur la ligne Maginot. Il a relevé la faute de jugement de ceux qui considéraient la Meuse comme un obstacle infranchissable pour l'Allemagne. Il a décrit la façon dont les Allemands s'y prirent pour semer la désorganisation en Hollande et en France. Il a montré la panique qui, devant l'avance allemande, s'est emparée de la population française laquelle, abandonnant immédiatement les villes et les villages, eut par ailleurs une tendance irréfléchie à voir partout des agents de l'ennemi. Il a expliqué la façon minutieuse dont l'avance allemande avait été organisée et a parlé des instructions dont certains motocyclistes ennemis étaient porteurs. Il a envisagé le rôle que la population civile aurait pu jouer en ce qui concerne l'arrêt des colonnes allemandes et a posé comme principe que la France aurait pu être sauvée. Il a parlé de certains chefs militaires français qui, comme le général Delattre, auraient pu sauver leur pays s'ils avaient été en plus grand nombre. Il a décrit la façon dont la défection de l'armée belge fut accueillie en France. Il a fait l'éloge des aviateurs français qui, bien que ne disposant que d'un matériel inférieur, étaient très redoutés des pilotes allemands. Dans le chapitre que nous avons publié la semaine dernière, Gordon Waterfield a raconté notamment le premier bombardement de Paris par les Allemands.

Un demi-million de fantassins, appuyés par environ mille tanks, furent lancés dans la bataille qui commença le 4 juin à quatre heures du matin, après avoir été préparée par d'intenses tirs d'artillerie. Sur le front de cent vingt milles, les trois poussées principales s'exerçaient dans la région d'Amiens, dans celle de Péronne et sur le canal de l'Ailette, en direction des grandes voies conduisant à Paris. L'ennemi suivait le plan Schlieffen, développant après Amiens et la Somme inférieure un mouvement d'encerclement en direction du sud-ouest de Paris. Au centre, l'ennemi tendait à se frayer un chemin à travers Compiègne, en direction de la vallée de l'Oise et, de là, vers Paris. Plus à l'est, les Allemands s'efforçaient de traverser l'Aisne et d'atteindre la vallée de la Marne, refermant ainsi le mouvement de la pince autour de la capitale.

— « C'est là une tentative décisive de la part des Allemands, déclara Paul Reynaud dans un discours radiodiffusé à la nation. Nous assistons à une attaque de grand style précédée d'une proclamation d'Hitler à ses troupes. Tous les moyens dont, à notre connaissance, l'ennemi dispose ont été jetés dans la mêlée. L'aviation et les divisions blindées s'efforcent, une fois de plus, de briser notre front. Le monde entier observe, dans l'angoisse, le développement de cette bataille qui, comme Hitler l'a dit, décidera peut-être de son sort pendant des siècles. »

Les correspondants de guerre étaient, à présent, confinés dans Paris, n'ayant pas été autorisés à assister à l'une des plus grandes batailles de l'histoire. Nous devions nous contenter des conférences de presse bi-quotidiennes du colonel Thomas, le porte-parole du ministère de la Guerre. Au lieu de se tenir, comme d'habitude, au ministère de la Défense nationale, la conférence de l'après-midi du 5 juin eut lieu dans la fameuse salle de l'horloge du Quai d'Orsay où, quelques années auparavant, le pacte Briand-Kellogg avait mis la guerre au ban de l'humanité. La grande salle, au centre de laquelle se trouvait la table de conférence ornée d'un tapis vert, était bondée de journalistes. Et c'est avec l'attention la plus vive que chacun écouta le colonel déclarer, après avoir essuyé ses lunettes : « Aujourd'hui a commencé la plus grande bataille de cette guerre... Nous ne pouvons dire encore quel en sera le résultat... » Tous les matins et tous les soirs, nous allions entendre le colonel Thomas, lequel était notre seul contact avec le front. Durant les huit premiers mois de la guerre, nous avions ridiculisé le colonel Thomas pour les efforts qu'il faisait en vue d'animer les communiqués du Grand Quartier Général, lesquels s'obstinaient à proclamer : « Aujourd'hui, rien à déclarer. » Mais, à présent, nous nous accrochions à lui, nous ne perdions aucun de ses gestes, aucune des inflexions de sa voix, nous efforçant de trouver à ses paroles une signification cachée. Chacune de ses phrases était scrupuleusement notée, et il avait à peine fini de parler que c'était une véritable ruée vers les bureaux des journaux et ses déclarations étaient transmises aux quatre coins du monde. L'importance du colonel Thomas s'accrût au fur et à mesure que la bataille de France devenait plus terrible. Le premier jour, lorsqu'il annonça les effectifs lancés par l'ennemi dans la bataille, le colonel Thomas ne fit presque pas allusion aux tanks. Le deuxième jour, il nous déclara que les Allemands avaient jeté dans la mêlée tous les tanks dont ils disposaient, soit environ deux mille. Le troisième jour, au milieu des murmures d'étonnement de tous les journalistes présents, le colonel Thomas annonça que quatre mille tanks ennemis participaient à la bataille. Les dix divisions dont il avait parlé au début comme constituant les troupes de choc allemandes devinrent, de même, au bout du troisième jour, cent divisions, soit deux millions d'hommes.

L'homme de la rue, à l'annonce de pareils chiffres, était bouleversé. « Quoi ! s'écriait-il, quatre mille tanks et près de cent divisions ? Mais c'est incroyable ! Hier encore, on nous affirmait que l'Allemagne n'avait que deux mille tanks ! »

La France, cependant, ne devait pas tarder à connaître une nouvelle épreuve. L'Italie entra en guerre. « L'heure marquée par le destin sonne au ciel de notre pays, déclara Mussolini le 10 juin. Voici le moment des décisions irrévocables. La déclaration de guerre de l'Italie a déjà été remise aux ambassadeurs d'Angleterre et de France. Nous allons lutter contre les démocraties ploutocrates et réactionnaires de l'Ouest, lesquelles ont essayé de s'opposer à la marche en avant du peuple italien dont elles ont, plus d'une fois, menacé l'existence. » Ce fut là un coup très dur pour les Français qui, n'ignorant pas combien il leur aurait été facile de défaire les Italiens dans des circonstances normales, les voyaient, non sans amertume, les dépouiller dans l'éventualité d'une victoire allemande.

Gordon Waterfield cite ici des passages du discours prononcé par Paul Reynaud à l'occasion de l'entrée en guerre de l'Italie.

Entre temps, les troupes allemandes avaient déjà traversé la Seine en plusieurs points, au sud de Rouen. Le 9 juin, au soir, les départements gouvernementaux avaient plié bagages et quitté la capitale. Paul Reynaud s'était installé au quartier général de Weygand. Il devenait de plus en plus indispensable aux journalistes d'apprendre ce qui se passait. Le 10 juin, au matin, nous attendîmes comme d'habitude le colonel Thomas dans la salle de l'horloge, au Quai d'Orsay. Pendant neuf mois et demi, il avait été l'exactitude même, ne manquant jamais une conférence de presse. Ce matin-là, cependant, il ne vint pas. Il avait quitté Paris. Tout le personnel du ministère de l'Information avait, de même, quitté la capitale, bien que — quelques jours auparavant — il avait été annoncé que le gouvernement demeurerait à Paris quoi qu'il advint. Le colonel Thomas, notre seul lien avec la bataille, n'était plus là. L'homme dont nous avions dépendu si longtemps s'était évanoui dans la nuit. Nous n'avions que deux alternatives : suivre le gouvernement à Tours ou bien demeurer à Paris et risquer de voir les Allemands arriver d'un moment à l'autre — éventualité d'autant plus à considérer que nous savions que la ligne française de défense avait été brisée et que l'ennemi avançait à la même vitesse qui avait été la sienne jusque-là.

La France avait été démoralisée par la rapidité du succès ennemi. Militaires et civils ne savaient pas vers qui se tourner. Il leur restait, cependant, une carte à jouer — une carte qui aurait pu sauver le pays : la défense de Paris...

Au cours du dernier week-end, il avait été annoncé que Paris avait été mis en état de défense. Ce que cette déclaration signifiait au juste, il aurait été difficile de le dire. Si les autorités françaises avaient vraiment eu l'intention de défendre Paris, elles auraient fait appel aux habitants de la capitale, à qui elles auraient demandé de défendre leur ville en aidant les soldats à construire des barrages dans chaque rue. Des corps de volontaires auraient dû être constitués. Des autres défensifs auraient dû être aménagés en des points déterminés de la capitale. Des dépôts de vivres et de munitions auraient dû y être installés, de façon à leur permettre de continuer à combattre, même dans le cas où ils auraient été complètement encerclés. De telles mesures auraient changé du tout au tout l'aspect de la capitale. Au lieu de rester là, tel un troupeau de moutons craintifs, à se demander par quel moyen fuir, les Parisiens — surtout s'ils avaient été préalablement préparés par la radio et par la presse — se seraient adonnés de toute leur force à la défense de leur cité. Le centre de défense de la capitale aurait été, tout comme dans le passé, la colline de Montmartre. Des batteries antiaériennes destinées à empêcher l'ennemi de voler à basse altitude auraient été installées au sommet de la butte. Toutes les rues y conduisant auraient été fermées par des barrages ou par des barricades. Des avant-postes auraient pu être installés à l'Arc de Triomphe, au château de Vincennes, dans la région de l'Observatoire de Montparnasse, ainsi qu'en divers autres points essentiels. Paris possédait une force de police parfaitement armée. A cette force, pour la défense de la capitale, se seraient joints des milliers d'hommes et de femmes de toutes classes, les ouvriers des usines Renault et Citroën, les porteurs des Halles ainsi qu'un nombre considérable d'Américains, d'Anglais, de Tchèques et de Polonais qui, avec enthousiasme, se seraient consacrés à la tâche d'arrêter l'envahisseur. Il ne faut pas perdre de vue, de même, que les milliers de soldats ayant combattu sur la Seine et sur l'Aisne et dont les unités avaient été décimées auraient, au lieu de chercher à se rendre, fait de Paris leur centre de ralliement. Les formations d'artillerie auraient apporté avec elles leurs canons. Au cours de la guerre d'Espagne, Madrid a montré ce que des défenseurs résolus peuvent faire. Pendant plusieurs mois, les républicains repoussèrent les attaques des avions italiens et des tanks allemands. A Varsovie, une division motorisée allemande fut tenue en échec avec des effectifs dérisoires. Ayant à combattre dans une ville, les tanks se trouvent dans une situation désavantagée. Arrêtés par les barricades, ils peuvent aisément être mis hors d'action au moyen de grenades et de cocktails Molotov lancés des maisons se trouvant de part et d'autre des rues. Au bout de quelques minutes, l'équipage est suffoqué et le tank lui-même reste là, sur place, où il renforce la barricade.

Il y avait, à Paris, lors de l'avance allemande, des hommes qui, en Espagne, avaient combattu dans les fameuses brigades internationales. Bien que fervents partisans de la IIIe Internationale, ils avaient assez de sens patriotique pour défendre, si on le leur avait demandé, leur propre capitale. Il aurait fallu les charger d'organiser la bataille dans les rues, conformément à ce qu'ils avaient eu l'occasion de voir en Espagne. Il aurait fallu leur demander la chose, même s'il avait été nécessaire de les tirer de prison pour cela. Pour retrouver son esprit combattif, la France, à ce moment-là, avait besoin de chefs et d'un terrain de ralliement. Dès que la nouvelle aurait été connue que Paris était mis en état de défense, toutes les autres villes non encore atteintes par les Allemands se seraient préparées à tenir. Lyon, Dijon, Troie, Le Mans, Orléans et des dizaines d'autres villes auraient pu opposer à l'envahisseur une résistance qui l'aurait brisé. Chaque ville, chaque village serait devenu un centre de regroupement pour les soldats de l'infanterie et de l'artillerie dont les unités avaient été désorganisées. Paul Reynaud a dit : « Cette guerre n'est pas une guerre de fronts continus, mais une guerre de positions fortes groupées en profondeur. » Les villes de France auraient pu être ces positions fortes et, dans chaque ville, chaque rue, chaque tournant, chaque maison aurait pu, à son tour, être une position forte. L'armée française — il y avait encore de nombreuses divisions qui n'avaient pas été engagées dans la bataille — aurait peut-être eu le temps de constituer une ligne de défense le long de la Loire. Dans le cas contraire, elle aurait pu défendre le Massif central, dans la région de Clermont-Ferrand. L'Angleterre, au lieu de retirer les trois divisions qui combattaient sur la Somme, se serait empressée d'envoyer de nouvelles troupes. En dépit des avions allemands, un point de débarquement aurait été trouvé sur la côte ouest de France. Un autre corps expéditionnaire anglais avait, d'ailleurs, été mis en route. Il avait reçu l'ordre de revenir lorsqu'il fut annoncé que Paris avait été déclaré ville ouverte.

La France ayant besoin d'armes et de munitions pour défendre chacune des « places fortes » ainsi constituées, des batteries antiaériennes puissantes auraient été installées sur les usines Renault, de façon à ce qu'elles pussent, en toute sécurité, continuer à produire des armements. Des avions américains commençaient déjà à arriver en grandes quantités. Leur envoi aurait pu facilement être intensifié. Les Américains, de même, n'auraient fait aucune difficulté à l'envoi d'armes et de munitions lorsqu'ils se seraient rendus compte que la France avait retrouvé son vieil esprit guerrier.

C'est là ce que Reynaud et de Gaulle auraient fait. La France aurait parfaitement compris une « levée en masse ». La chose était dans ses traditions révolutionnaires. Malheureusement — la mobilisation mise à part — aucun appel au peuple n'avait été fait et tout ce que les autorités avaient demandé aux populations c'était qu'elles s'abstiennent de manger de la viande ou de boire de l'alcool certains jours de la semaine.

L'explication de tout cela est que la France avait à sa tête des chefs que la perspective d'un mouvement populaire effrayait beaucoup plus que celle d'une victoire allemande. Des hommes comme Weygand, Pétain et certains autres membres du cabinet étaient dominés par la crainte d'un soulèvement communiste. Le fait que les gens de la gauche et de l'extrême-gauche étaient, au fond d'eux-mêmes, des patriotes avant d'être des partisans de la IIIe Internationale ne fut jamais pris en considération. Le gouvernement ne voulait pas que les ouvriers de Renault et les habitants de Paris combattent. Des ordres avaient même été donnés à la police de réprimer par les armes toute tentative de défense de la capitale.

(*à suivre*)

AUX USINES « AL KAHIRA »

Monsieur Joseph Besso, administrateur-délégué des Usines textiles « Al Kahira », a invité, mardi dernier, ses nombreux amis à visiter ses usines et à prendre une tasse de thé. Visite fort intéressante et qui révéla les progrès immenses de l'industrie textile en Egypte. Les dames admirèrent les belles soieries tissées par les Usines « Al Kahira » qui ne le cèdent en rien aux soieries importées de l'étranger.

NOS CONTES

BLACK-OUT

En quittant la droguerie où elle est caissière, Esther Rahim hésite un instant, comme elle le fait chaque soir, avant de se plonger dans les ténèbres. Les boutiques et les magasins projettent une faible lueur sur les trottoirs entre lesquels coule un fleuve noir, traversé d'ombres hâtives et d'éphémères lumières bleues.

La jeune fille déteste ces nuits de black-out ; elle en a un peu peur. Jamais elle ne franchit un carrefour ni même une rue sans se joindre à un groupe ; mais rien ne lui est plus désagréable que d'être frôlée par des gens dont elle ne voit pas le visage. Passe encore tant qu'elle marche dans les artères centrales ; mais dès qu'elle s'engage dans le quartier d'Abdine, où elle habite, son angoisse augmente. Elle voudrait courir dans cette opacité lugubre pour s'en délivrer plus tôt ; elle s'en défend, sachant qu'elle serait imprudente et risquerait une collision avec l'un de ces fantômes ambulants qui paraissent faits de la substance nocturne.

La circulation des tramways l'oblige à attendre un long moment sur le refuge de la rue Fouad. Elle regarde le ciel : « Toutes ces étoiles, songe-t-elle, comme elles sont inutiles ! Elles ne peuvent même pas nous éclairer un peu. Mais non, se ravise-t-elle, elles ne sont pas tout à fait inutiles puisqu'elles embellissent la nuit. »

Quand la voie est libre, elle s'élance rapidement pour rattraper le temps perdu. Elle bute sur le trottoir et tomberait si elle n'était retenue par une poigne solide.

— Attention, Mademoiselle, vous allez trop vite, fait une voix derrière elle, en même temps que le jet blanc d'une lampe électrique s'abaisse.

Esther remercie. Son pied est engourdi par le choc et elle doit, malgré elle, modérer son allure.

— Vous êtes-vous fait mal, Mademoiselle ? reprend la voix qui est bien timbrée, un peu ironique et rieuse. Dans ce cas, permettez-moi de vous accompagner et de vous aider à traverser les rues. Vraiment, on n'y voit rien ; il fait noir comme dans un four. Vous devriez avoir une lampe de poche. Que dis-je là ? Mais non, cent fois non, car je n'aurais pas le plaisir d'être auprès de vous en ce moment, jeune inconnue que je devine charmante... Acceptez-vous que ma présence se prolonge ?

Esther ne refuse pas. Elle est un peu troublée, contente au fond et flattée, car c'est la première fois qu'un homme s'intéresse à elle. En plein jour, il ne l'aurait peut-être pas remarquée, car elle sait qu'elle n'est pas jolie. Elle se juge même insignifiante, en quoi elle a tort. Il suffirait d'un peu de bonheur dans sa vie de travail, d'un peu d'amour, ou tout simplement d'un but, pour détendre ses traits, colorer ses joues, aviver son regard et la rendre attrayante. Si personne ne fait attention à elle, c'est peut-être parce qu'elle ne sourit jamais. Elle n'a pas ce qu'on appelle un physique ingrat ; son visage n'est qu'aride, mais ne manque pas de régularité.

Esther Rahim a vingt-huit ans. Elle était heureuse jusqu'à la mort de son père, survenue il y a six ans. Ce fut le début d'une série de malheurs. M. Rahim avait une excellente situation : il était représentant de plusieurs spécialités pharmaceutiques. Il avait pu donner à sa fille une éducation soignée. Mélomane, il avait développé chez elle le goût de la musique. Il mourut d'une embolie. Privée de cet incomparable soutien qu'est un père, Esther eut encore la douleur de perdre sa mère deux ans après. Dévastée par son chagrin, la malheureuse veuve s'était progressivement affaiblie et ne put opposer de résistance efficace à la typhoïde qui devait faire de sa fille une orpheline. Seule au monde et sans ressources, celle-ci accepta la proposition que lui fit une cousine éloignée de venir vivre chez elle. Ce ménage aisé, sans enfant, aurait pu lui donner l'illusion d'un foyer. Mais la jeune fille ne rencontra chez ces vieux époux qu'une indifférence profonde sous des dehors aimables et un égoïsme craignant constamment d'être troublé.

Depuis six ans, elle menait une vie monotone, sans joie. Les épreuves avaient aiguisé sa sensibilité qui la faisait souffrir davantage. Elle avait des amies, avec lesquelles elle allait au cinéma, mais aucune affection réelle ne les unissait. Elle se sentait lamentablement seule et se désolait de n'avoir personne à aimer, pas même une bête. Ses cousins s'étaient opposés avec indignation à ce qu'il y eût un chat ou un oiseau dans l'appartement, ayant peur de compliquer leur existence étroite et mesquine.

— Vous n'êtes guère bavarde, Mademoiselle.

— Vous parlez pour deux, Monsieur.

En effet, le jeune homme n'a presque pas cessé de parler ; Esther lui a répondu distraitement, par monosyllabes.

— J'éprouve pour vous une sympathie qui m'étonne, car, en somme, je ne vous connais pas ; je n'ai même pas vu votre visage. Je parie que vous êtes blonde avec des yeux verts. Non ? Rousse alors avec des yeux noirs. Je n'ai pas l'impression que vous soyez brune.

Son insistance gamine, sa verve intarissable, parfois comique, sa gaîté juvénile rafraîchissent l'orpheline, la font sortir de sa réserve. Elle ne peut s'empêcher de rire de son étourdissante faconde. Et, cependant, elle voudrait s'en débarrasser. Esther n'a aucune envie de lier connaissance avec cet homme rencontré dans la rue. Est-ce un personnage recommandable, honnête ? Pourtant, sans sa présence, elle serait bien embarrassée ce soir. Il la prend



par le bras et lui fait audacieusement traverser les rues, ce qu'elle n'aurait pu faire aussi aisément que les autres fois. Il lui confie qu'il s'ennuie dans la vie, qu'il n'a pas d'amis sincères.

Il l'accompagne jusqu'à sa porte, mais ne veut pas la lâcher avant d'avoir obtenu d'elle la promesse qu'il la reverra le lendemain.

— Mais, pourquoi, Monsieur ? Je ne vous connais pas.

— En effet, mais c'est justement ce qui est agréable. Et d'ailleurs, en admettant que ce soit un obstacle, si nous nous revoyons, il n'existera plus, bientôt. Allons, soyez gentille. Demain, à sept heures et quart, derrière les Tribunaux Mixtes ? J'y serai et je vous attendrai jusqu'à ce que vous veniez. Croyez-moi, il ne faut pas bouder le hasard, l'imprévu. J'aime votre voix ; elle est fraîche et douce. Je pourrais vous aimer. Votre cœur est-il libre ? Alors, vous pourriez m'aimer. A demain, n'est-ce pas ? Que craignez-vous ? On ne nous verra pas. Le black-out, voyez-vous, c'est une chose épatante, c'est fait pour les amoureux...

Avant de la quitter, il braque sur elle le jet brutal de sa lampe électrique. Brusquement surprise, la jeune fille cligne des yeux et fait une grimace. L'inconnu ne peut connaître son vrai visage.

Esther monte lentement l'escalier et se compose une physionomie calme. Elle est troublée et, au fond d'elle-même, radieuse. Enfin, il y a quelque chose dans sa vie et bientôt il y aura quelqu'un. Sa chambre lui paraît moins triste, ses cousins moins maussades. Recevant le reflet de sa bonne humeur, ils furent, ce soir, plus cordiaux qu'ils n'avaient accoutumé de l'être.

* * *

Pendant toute la journée du lendemain, la jeune fille se répète obstinément, mais sans grande conviction : « Je n'irai pas. Pour qui m'a-t-il prise, cet inconnu ? Pour une femme facile et désarmée. Eh bien, non, je n'irai pas ! » Son amour-propre et sa fierté se révoltent, mais Esthèr préférerait qu'aujourd'hui ils baissassent un peu la voix.

A sept heures, les deux vendeuses s'apprêtent à partir et la jeune caissière, toujours indécise, en fait autant; mais elle ralentit ses gestes pour se donner le temps de la réflexion, comme s'il lui avait manqué depuis le matin. Son cœur bat violemment et ses mains tremblent.

Ses collègues lui jettent un « bonsoir » joyeux. Au moment où elles s'élancent dans la rue, l'une dit à l'autre en étouffant un petit rire :

— C'est toujours au même endroit que tu le retrouves ? Moi, j'ai rendez-vous avec Jacques devant le « Diana ». Quelle nuit à couper au couteau ! Ah ! ce black-out ! C'est la Providence des amoureux !

Esther tressaille. Elle sait qu'Yvonne est fiancée ; l'autre, Charlotte, le sera peut-être bientôt. Mais, dans le cas contraire et même si son aventure se termine par une déception, elle aura tout de même connu quelques jours heureux. L'amour a donc tant d'importance dans la vie, même pendant la guerre ? songe-t-elle.

Ce soir, pour la première fois, Esther n'envie pas ses camarades :

« Moi aussi j'ai un amoureux. Pourquoi mon tour ne viendrait-il pas ? Pourquoi toujours les autres et pas moi ? J'en ai assez d'être seule, toujours seule ! »

Elle regarde l'heure à l'horloge du magasin : il est presque 7 heures 10. Elle craint d'arriver en retard au rendez-vous et se dépêche tardivement, fébrilement.

Les ténèbres ne sont pas effrayantes, ce soir. Esther se hâte, le cœur battant. Derrière les Tribunaux Mixtes, il fait si noir qu'elle a peine à distinguer le trottoir. Personne n'est là qui semble attendre. Elle s'étonne, fait plusieurs fois le tour de l'édifice. C'est étrange. Il est vrai qu'elle est arrivée à 7 h. 25. Il aurait pu patienter un quart d'heure. Peut-être est-il reparti, croyant qu'elle ne viendrait pas ; elle avait l'air si incertaine, la veille ! Esther se repent de n'avoir pas été affirmative. Elle a beau écarquiller les yeux, aller et venir. Personne ! Elle ne s'est pourtant pas trompée. Il a dit : « Derrière les Tribunaux Mixtes, du côté de la rue Mouillard ». Des autos stationnent à la hauteur du bar « A l'Américaine ». C'est tout.

Il est huit heures moins le quart. Esther, triste et déçue, se dispose à partir. A regret, elle prend lentement, et en se retournant, l'avenue de la Reine Nazli. Tout à coup, elle entend, derrière elle, un pas précipité. C'est lui ! Elle va à sa rencontre. Il lui prend le bras et s'excuse à voix entrecoupée, car il est essoufflé :

— Un empêchement imprévu au dernier moment. J'avais tellement peur que vous soyez partie ! Je vous aurais perdue à jamais !

Esther est trop contente pour ne pas lui pardonner son retard. La voix du jeune homme est plus grave, ce soir, et plus chaude. Ils sont tous les deux émus et n'osent rompre le silence enchanté pendant qu'ils marchent à petits pas.

— J'aime ces nuits de black-out, murmure-t-il, bien qu'on ait du mal à se retrouver et à se reconnaître. On dirait que la ville est un grand jardin mystérieux, rempli de fleurs bleues, les unes hautes sur tiges, les autres mouvantes, fuyantes, voltigeantes au ras du sol, comme si un ouragan les balayait. Quelle féerie dans cette obscurité dont la cause est tragique !

— Vous êtes poète...

— Non, je suis musicien, c'est-à-dire poète tout de même...

La musique ! Quel merveilleux terrain d'entente ! Prise par son travail, la jeune fille n'a pas le temps de jouer plus d'une heure chaque jour. Le dimanche, elle consacre au piano toute sa matinée, mais sans pouvoir étudier sérieusement pour ne pas importuner ses cousins qui ne peuvent supporter les gammes et les exercices d'assouplissement.

Parlant musique, ils se sentent immédiatement plus unis, tels deux voyageurs qui s'entretiennent du pays natal. Le compagnon d'Esther est violoniste ; il se nomme Jean Spitgler. Il donne des leçons et parfois joue à la radio. Mise en confiance, la jeune fille conte mélancoliquement sa vie depuis la mort de son père. Et subitement ils ressentent l'un pour l'autre une violente sympathie, à vrai dire plus que de la sympathie.

« C'est curieux, pense-t-elle. Hier, il ne me paraissait pas aussi profond, aussi sérieux. Il me faisait l'effet d'un jeune homme volage, ironique, un peu impertinent. »

« C'est étrange, songe-t-il. Hier, elle m'avait fait une autre impression. Je préfère celle qu'elle me donne aujourd'hui. Elle avait des réflexions superficielles et même un peu naïves. Elle a, en vérité, une sensibilité très fine et elle est musicienne dans l'âme. »

— Vous me disiez hier que vous n'aviez rien dans la vie, ni amis, ni but, ni joie. Comment avez-vous pu me dire cela, si ce n'était pour éveiller mon intérêt, ma compassion ?

Elle rit, puis, grave :

— Vous avez la musique ; comment pouvez-vous vous sentir seul ?

— Moi ? Je vous ai dit cela ? s'étonne Jean Spitgler. Vous êtes sûre ?

— Absolument sûre.

Ils n'en disent pas davantage, mais une pensée sillonne brusquement leur esprit. Chacun est-il bien celui que l'autre attendait au rendez-vous ? N'y a-t-il pas eu erreur de personnes ?

* * *

Ils ne s'expliquèrent jamais sur ce sujet, ce qui eût été bien inutile. Esther a compris qu'elle a gagné au change ; cette méprise, due au black-out, lui a apporté le bonheur. Elle ne sut jamais qui était le jeune homme qu'elle devait rencontrer derrière les Tribunaux Mixtes et qui l'attendit réellement. Il se trouvait dans l'une des autos qui stationnaient devant le bar « A l'Américaine » ; la veille elle était en réparation et il n'avait pas cru qu'elle serait prête ce jour-là. Autrement, il en aurait averti Esther. Il la guettait, la tête souvent penchée hors de la portière, mais, à ces moments, elle passait de l'autre côté des Tribunaux Mixtes. Il y a de ces coïncidences... Il fut vexé et convaincu d'avoir eu affaire à une sotte. Ce fut tant mieux pour Esther, si elle le manqua. Michel A., noceur bien connu des milieux cosmopolites, ne l'aurait courtisée que dans l'intention de s'amuser. Incapable d'un sentiment profond, il n'aurait pu la rendre heureuse.

Quant à la jeune fille qu'attendait Jean Spitgler, elle arriva une heure en retard au lieu du rendez-vous.

* * *

Et à présent, chères lectrices, vous désirez sans doute connaître la fin de l'histoire. Esther et Jean se sont mariés. Ils offrent l'exemple d'un grand amour et d'une entente parfaite. L'ex-caissière a le temps de se consacrer à l'étude du piano et, à l'instar de *la Tosca*, elle pourrait dire : « D'art et d'amour je vivais toute... »

Lorsqu'ils entendent leurs amis et connaissances maudire le black-out, ils se regardent en souriant. Grâce aux ténèbres épaisses, Esther a pu faire connaître son âme avant son visage et, de la sorte, se faire aimer durablement. De son côté, le violoniste, handicapé par une timidité presque maladive, n'aurait jamais osé aborder une femme en plein jour et lui donner un rendez-vous sous la lumière du soleil. Il pense que son erreur a été son salut. Avec qui se serait-il mieux accordé qu'avec Esther ? Il se demande avec effroi comment il aurait fait pour rompre avec la première jeune fille. Il n'en aurait jamais eu le courage... Il aurait été prisonnier pour la vie...

C'est pourquoi M. et Mme Spitgler bénissent le black-out, cette Providence des amoureux...

JOSEE SEKALY

RAY MILLAND A CHERCHE L'AVENTURE EN EGYPTE...

(De notre correspondant particulier)



« AT HOME ». — Ray Milland a une grande passion pour les bêtes. On le voit, ici, surpris chez lui, en compagnie d'un magnifique chien.

Walter Wintchell, « la plus mauvaise langue d'Amérique », l'homme qui sait tout, voit tout et dit tout, est venu me trouver dernièrement dans mon appartement, pour me parler de l'Egypte, pays pour lequel il a une affection toute particulière. Il me confia ses projets d'avenir, car son rêve le plus cher est de visiter le pays des pharaons, lorsque la guerre sera finie. Au cours de la conversation, il me dit :

— A propos, savez-vous que, jadis, lorsqu'il n'était pas connu, Ray Milland a fait un assez long séjour en Egypte ?

Et comme j'écarquillais les yeux, il ajouta en riant :

— Mais oui, mon cher, je ne plaisante pas. Notre ami a bien vécu dans ce pays que vous connaissez si bien.

Comme on le devine, mon premier soin fut de téléphoner à Ray, dès que Walter Wintchell eut tourné le dos.

— Monsieur Milland, dis-je, puis-je avoir avec vous un entretien d'une demi-heure ? Je voudrais vous poser quelques questions qui, j'en suis sûr, intéresseront mes lecteurs.

L'acteur, qui est un charmant garçon, accepta sans hésiter et rendez-vous fut pris pour le lendemain, qui était justement un dimanche.

Ray me reçut dans l'immense jardin de sa villa de Beverley Hills. De larges fauteuils d'osier, installés au bord de la piscine, invitaient au bavardage et aux confidences.

Lorsque je répétai à mon hôte les propos de Wintchell, il sourit et reconnut qu'il avait, en effet, vécu en Egypte pendant sept semaines.

Comme je lui demandai pourquoi il avait tenu cet épisode de sa vie dans l'ombre, il sourit et me répondit :

— C'est que ce séjour en Egypte représente une des choses les moins agréables de ma vie d'aventures, et Wintchell est le seul à l'avoir appris, tout à fait par hasard. Un soir où j'avais consommé quelques verres de trop, je me suis laissé aller à des confidences... Voilà pourquoi vous êtes, aujourd'hui, au courant de ce que j'appelle mon « aventure égyptienne ». Mais je ne vais pas vous laisser partir sans vous avoir donné tous les détails qui vous intéressent ; le vin est tiré, il faut le boire !

Et d'un geste aussi comique que tragique, l'acteur leva les bras au ciel comme pour prendre à témoin quelque divinité inconnue.

— Commençons par le commencement, lui dis-je. Le public égyptien ne sait pas grand'chose de vous. Voulez-vous me faire un plaisir ? Racontez-moi les épisodes les plus intéressants de votre vie. Et, avant tout, où êtes-vous né ?

— Dans le nord du pays de Galles. C'est-à-dire que je suis un Britannique authentique et non un mélange de Normands, de Saxons ou de Scandinaves. Et, au cas où vous l'ignoreriez, je dois vous avouer que les Gallois sont des gens curieux. Ils trouvent leur pays le plus beau du monde, seulement ils n'y restent que rarement. Tout enfant, je grimpais sur les collines environnantes, pour voir ce qui se passait de l'autre côté, et j'étais déçu de constater qu'il ne s'y passait rien. J'ai continué ainsi à toujours vouloir voir ce qui se passait de l'autre côté des montagnes qui se dressaient devant moi. Je me suis souvent cassé le nez dans des aventures, mais je n'ai pas à me plaindre, car je puis dire que j'ai vécu, dans le vrai sens du mot.

— A quel âge avez-vous commencé à vivre aventureusement ?

— A quatorze ans et quelques mois. J'étais au collège et je m'ennuyais à mourir. Mes livres de chevet étaient « le Comte de Monte Cristo », « les Trois Mousquetaires » et « Robin Hood ». Un jour, las de la monotonie de mon existence, je m'échappais sans rien dire à personne et en laissant une lettre à mes parents, dans laquelle je leur confiais que l'aventure m'appelait.

« Un cargo de 3.000 tonnes, l'« Emily-May », cherchait un boy à tout faire. Je m'engageai sans hésiter, en apprenant que ce bateau faisait route vers Port-Saïd. Mes occupations se bornèrent, durant tout le voyage, à éplucher des pommes de terre et à astiquer les boutons du commandant. Ce n'était pas encore l'aventure tant espérée, mais je me consolai en pensant à Port-Saïd, dont on disait que c'était « le port des hommes perdus », « le carrefour du monde ». Mais je courai à une nouvelle déception. Lorsque je quittai le bateau, avec sous le bras un léger paquet contenant tous les effets, je me trouvai dans une ville grouillante, où toutes les races se mélangeaient, où toutes les langues étaient parlées, mais je ne rencontrai pas la belle aventure tant désirée.

« Je fis, à deux reprises, le tour de la ville. Tout m'étonnait et m'effrayait, et je regardai les gens avec méfiance. Vers six heures du soir, j'allai m'asseoir au pied du socle qui soutient la statue de Ferdinand de Lesseps, et je commençai à me demander sérieusement où j'allais passer la nuit. J'étais ainsi plongé dans mes réflexions lorsque je remarquai un vieil homme qui me dévisageait attentivement. Il s'approcha de moi et me demanda ce que je faisais dans cette ville inconnue.

« — Je cherche l'aventure, répondis-je crânement.

« L'inconnu se mit à rire et me répondit :

« — Je suis arrivé dans cette ville avec le même espoir. Mais je n'ai pas rencontré l'aventure. J'ai travaillé dur pour arriver à me créer une situation. Je dirige aujourd'hui un grand entrepôt, qui se trouve au port. Que comptes-tu faire ? Retourner à bord du bateau qui t'a amené ici ou rester travailler chez moi ?

« J'optai pour la seconde solution et, durant sept semaines, je travaillai de sept heures du matin à cinq heures de l'après-midi. Mon patron était gentil. Il me traitait bien. Lorsque j'eus quelques sous de côté, il m'autorisa à visiter le Caire, les Pyramides et le Sphinx. De retour à Port-Saïd, je lui déclarai que, décidément, cette vie de travail ne me convenait pas. Il me trouva un emploi de mousse à bord d'un cargo et je regagnai l'Angleterre.

— Comment vos parents vous reçurent-ils ?

— L'accueil de ma famille ne fut pas précisément chaleureux.

Pour me punir de mon escapade, on me plaça dans une ferme, en me menaçant des foudres paternelles, si je ne m'en accommodais pas. Pouvais-je y rester longtemps ? Non... Je m'enfuis une fois de plus et, comme j'avais l'âge requis, je m'engageai dans la cavalerie attachée à la maison du roi.

« J'ai dû être séduit par l'uniforme. Un uniforme très napoléonien avec un magnifique casque d'or empanaché de rouge et des plaques d'argent un peu partout. Mais la séduction de l'uniforme ne fut pas assez forte pour me retenir longtemps. Comme j'avais amassé pas mal d'argent durant mes quatre années de service, je donnai ma démission et je décidai de voyager. Je visitai tour à tour Rome, Capri, Venise, Biarritz, Salzbourg, Munich, Berlin, Paris... Puis cette vie oisive finit par me lasser et, une fois de plus, je regagnai l'Angleterre. C'est à Londres que je fis la connaissance d'une charmante actrice, Estelle Brody.

— C'est elle, n'est-ce pas ? qui vous poussa à tenter votre chance dans les studios.

— Oui. Elle me trouvait « beau garçon » et disait que j'avais un corps de jeune premier. Je commençai par rire... mais je finis par accepter de la suivre aux studios d'Elstree, où elle tournait. Cette visite détermina une carrière à laquelle rien ne me prédestinait... Je tins quelques petits rôles dans des comédies légères. La « Universal » me remarqua... On me proposa un contrat à Hollywood. J'acceptai, surtout parce que cet engagement me permettait de voir du pays.

— Quel est le nom du film qui vous lança ?

— « Bolero », avec Carole Lombard et George Raft. Puis vinrent « Three Smart Girls », « Jungle Princess », « Hôtel Impérial » et surtout « Say it in French », qui fit de moi un jeune premier. Depuis, je n'ai cessé de tourner. Un de mes plus récents films, « The Doctor takes a Wife », m'a valu des articles très élogieux de la presse américaine. Je suis maintenant « un homme arrivé ».

Et pour mieux souligner l'importance de sa phrase, Ray se croise les mains sur le ventre et sourit ironiquement.

Soudain, il se lève et me dit sans préambules :

— J'ai envie de nager. Au revoir...

Et il disparaît dans une cabine... Jeune, vif, alerte et primesautier, tel est Ray Milland, le nouveau « sweetheart » des Américaines.

ADRIAN ISBELLS

ERRATUM

Dans notre dernier numéro d' « Images » nous avons publié en page 31 une annonce pour les produits de beauté ELIZABETH ARDEN, dans laquelle nous avons mentionné que ces produits étaient vendus aux mêmes prix que ceux d'avant-guerre. Il s'agit là d'une erreur bien entendu, et nos lectrices auront rectifié d'elles-mêmes.



ON REVIENT TOUJOURS A SES PREMIERES AMOURS. — La célèbre vedette Irene Dunne a abandonné provisoirement l'écran pour la scène. Dans la pièce « The magic mountain » qu'elle interprète à Broadway, avec Richard Carlson comme partenaire, Irene Dunne s'est taillé un grand succès personnel. Parmi les bijoux que porte l'actrice dans cette pièce se trouve une émeraude ayant appartenu, jadis, à la grande-duchesse russe Anastasie. Toute la haute société accourt au théâtre pour applaudir Irene Dunne et pour admirer la splendide émeraude.

PETITES NOUVELLES

Martha Scott, dernière trouvaille de Hollywood, n'aime pas les bijoux et se contente, lorsqu'elle est en robe de soirée, d'une simple rangée de perles au cou et d'une petite bague de platine. Cette simplicité voulue est d'un grand chic et plusieurs vedettes ont déjà adopté ce genre.

* * *

Al Jolson, Bert Gordon et Martha Raye sont les interprètes de « Hold on to Your Hats ». Dans ce film, « Al » est un toréador, Bert un Chinois et Martha une Indienne. Avec un pareil trio, on ne peut être certain que d'une chose : que le film sera une réussite et amusera le public.

* * *

« La femme du boulanger », dont Raimu est le principal héros, passe depuis 34 semaines au « World Cinema » de New-York et a battu toutes les recettes faites jusqu'à présent par un film étranger.

* * *

Sigrid Gurie et John Wayne sont les principaux interprètes de « Three Faces West », dont l'action se passe dans l'Arizona. Pour la première fois de sa vie, la jeune vedette n'a pas un rôle sophistiqué ; pas de faux cils, pas de bijoux. Elle est une simple fille de ferme et Sigrid avoue adorer cela...

* * *

Les « Dead-End Kids » reparaîtront à l'écran, mais dans une comédie à long métrage cette fois. On les verra dans «The Ghost Creeps», une «crazy comedy» pleine de fantômes, de tables tournantes et autres sorcelleries de ce genre.

Le Bal de la Croix-Rouge

Le bal de la Croix-Rouge, qui a eu lieu au « Waldorf Astoria Hotel », de New-York, a connu, cette année, un succès sans précédent. Les recettes de la soirée étaient destinées à un fonds spécial ayant pour objet de fournir du pain aux habitants des territoires européens qui risquent actuellement la famine.

Toute la fine fleur new-yorkaise se trouvait là, au grand complet. On remarquait tout particulièrement la présence des fils du président Roosevelt et de leurs femmes, ainsi que plusieurs acteurs et actrices d'Hollywood.

Vera Zorina, la belle danseuse russe, présenta des toilettes, Marlène Dietrich, aux jambes impeccables, exhiba les nouveaux costumes de bain et les shorts 1941. Ethel Merman, Allan Jones et George Murphy chantèrent et dansèrent, tandis que Joel Mc Crea, Raymond Massey et George Brent tenaient le bar.

Loretta Young, les sœurs Lane et Rosalind Russell vendirent des fleurs et des cotillons et ramassèrent pas mal d'argent.

Hollywood, jaloux du succès remporté par le bal new-yorkais, a décidé d'organiser, pour la mi-mars, un grand bal de la Croix-Rouge, dont les bénéfices seront également destinés aux gens d'Europe.

Petit Courrier

Cinéphile acharné

Cedric Hardwicke (nommé Chevalier en 1934, et qui a par conséquent droit au titre de Sir) est né le 19 février 1893, à Lye, Stourbridge, dans le Worcester. Il a les cheveux et les yeux noirs, mesure 1 mètre 78 et pèse 75 kilos. Lorsqu'il termina ses études, il mit en scène « Hamlet » et obtint un vif succès. Il fut remarqué par Edmund Tearle qui lui offrit une place dans sa compagnie dramatique. Son père, qui rêvait de faire de lui un médecin, refusa de lui accorder la permission de devenir un acteur, mais, voyant que Cedric avait échoué à ses examens de médecine, et qu'il était attiré par le théâtre, il accepta enfin. Au bout de quelques années, le jeune homme était connu à Londres comme acteur de théâtre et de cinéma. Appelé à Hollywood, il sut se créer une place à part, et il est considéré aujourd'hui comme un des meilleurs acteurs de caractère de la cité des films.

Admiratrice de Francis

Francis Lederer est tchèque et pas allemand. Il est né à Prague en 1906. A 18 ans, il obtint la première place dans un concours de l'Académie dramatique de Prague. Il fut rapidement célèbre. Engagé par Max Reinhardt, il devint la coqueluche de Berlin. Il débuta à Londres dans « My Sister and I ». Après avoir tourné plusieurs films allemands, il partit à Hollywood, où son premier rôle fut celui d'un Esquimau. Son dernier film « The Man I Married » — après « The Nazi Spy » — qui est anti-nazi, lui a valu d'être mis sur la liste noire de la Gestapo.

Je les admire

Et vous avez bien raison... George Raft et Norma Shearer sont, en effet, fiancés, mais ne peuvent encore se marier, parce que l'ex-Mrs Raft refuse le divorce. Dans la vie privée, l'acteur n'est pas du tout le gangster que nous connaissons. C'est, au contraire, un parfait gentleman doublé d'un sportsman accompli.

Loly Sifonias

Le partenaire de Deanna Durbin dans « Spring Parade » est Robert Cummings, qui tourna aussi, avec elle, dans « Three Smart Girls Grow Up ». Mischa Auer est également de la distribution de « Spring Parade ».

LA HAUSSE GENERALE DES PRIX

Les prix accusent une hausse. Elle est due, en premier lieu, aux difficultés que rencontre le commerce d'importation, ce qui a comme résultat une augmentation de la demande sur l'offre ; aux dépenses non productives de la guerre, qui entraînent une majoration des prix de toutes les matières premières ; au manque de fret, à l'augmentation du taux de l'assurance maritime et d'autres frais, enfin — motif capital — à l'augmentation de la circulation fiduciaire.

Il est certain que, pour les articles à importer de l'étranger, les facteurs internationaux continueront à jouer un rôle décisif, tant que durera la guerre. Mais la hausse des prix a été intensifiée chez nous de façon démesurée parce qu'il y a trop d'argent en circulation.

Les statistiques du mois de janvier donnent les chiffres suivants :

	1941	1940	1939
Bank-notes	36.251.000	24.687.000	19.855.000
Papier monnaie du gouvernement	50.000	50.000	50.000
Pièces d'argent	5.140.000	4.107.000	4.016.000
Pièces en nickel	989.000	933.000	913.000
Pièces en bronze	73.000	69.000	65.000
TOTAUX	42.503.000	29.846.000	24.899.000

Ainsi, depuis 1939, c'est-à-dire en deux ans, la circulation fiduciaire a passé de 25 millions environ à 42 millions. Et les chiffres devront aller en augmentant, du fait de la vente du coton, qui n'est pas terminée, et des dépenses militaires anglaises en Egypte.

Si la population en général profitait de cet état de choses, le mal ne serait pas grand. Mais l'immense majorité des habitants jouit d'un revenu plus ou moins fixe, de sorte que, tant que les salaires ne hausseront pas en proportion, elle sera obligée de réduire son standard de vie, devant exister sur des rentrées immuables.

Le mal est donc grand et il faudrait lui trouver un remède.

D'autre part, on ne saurait dire que la province ait profité beaucoup de cet état de choses. Le fellah a l'habitude de vendre son coton, et si les prix acceptés par le gouvernement britannique sont satisfaisants, dans les conditions actuelles, ils ne dépassent pas de beaucoup la moyenne des quelques dernières années. De sorte que les revenus du fellah n'ont pas augmenté, à la suite de la vente de la récolte entière au gouvernement de Londres.

Le fellah, d'un autre côté, n'achète que peu de produits importés. La rareté de ces produits n'a pu donc lui faire réaliser une économie forcée. La plupart de ses besoins, à l'exception peut-être du thé, dont il est grand consommateur, viennent du pays même. C'est pourquoi la hausse générale des prix l'affecte au même titre que le fonctionnaire ou l'employé à revenu fixe.

On demandera, par conséquent : où a passé l'argent ?

Il est accumulé entre les mains de quelques industriels, de certains gros financiers, des banques et des gros propriétaires fonciers qui, en dehors du coton, obtiennent pour leurs produits des prix bien plus élevés que par le passé.

Suivant les données gouvernementales, la hausse des prix a atteint le chiffre de 125, en prenant comme base le chiffre 100 en septembre 1939, début de la guerre.

Mais comme nous avons eu l'occasion de le dire, un tel chiffre qui n'est basé que sur les articles considérés comme de « première nécessité » ne donne pas une vue d'ensemble de la situation. On peut dire, sans risquer de se tromper lourdement, que le chiffre de 150 serait bien plus près de la vérité. Ainsi, la hausse aurait atteint 33 % sur les prix d'avant-guerre. Ni les salaires, ni les émoluments n'ont haussé — s'ils l'ont jamais fait — de plus de 5 à 6 %. Car les fonctionnaires du gouvernement, qui constituent la grande masse de salariés, n'ont obtenu aucune augmentation.

Et si cet état de choses devait continuer, on irait droit vers un abaissement du niveau de la vie.

On ne saurait non plus, dans les conditions actuelles des recettes du Trésor, exiger un « bonus » de guerre.

Que faut-il donc faire ?

Employer le surplus d'argent.

Ceci peut être fait de plusieurs façons : 1° par une taxation plus lourde ; 2° par un emprunt intérieur ; 3° par des placements en valeurs mobilières et immobilières.

La taxation ne devrait toucher que ceux qui profitent de la situation. Un impôt indirect, ou un impôt direct populaire, ne ferait qu'augmenter les difficultés des travailleurs à revenus fixes. C'est pourquoi l'impôt sur les bénéfices exceptionnels est dans son essence bienfaisant. Mais il devrait toucher plus lourdement les intéressés, de façon à faire rentrer dans les caisses de l'Etat le plus possible des fonds en circulation. L'emprunt aurait un résultat similaire plus rapide et meilleur encore, car il constituerait un placement et non un impôt. Les recettes, tant de la surtaxe que de l'emprunt, devraient constituer une réserve ou être dépensées hors du pays. Car, autrement, on arriverait au même résultat indésirable, c'est-à-dire à la mise en circulation des billets de banque retirés par le gouvernement.

Il est certain que, jusqu'ici, la hausse des prix a été supportable. Mais on parle déjà de la vente à l'Angleterre de la prochaine récolte cotonnière; et comme les dépenses des forces militaires britanniques ne semblent pas pour le moment devoir diminuer, comme aussi, tant que durera la situation actuelle, les importations, par la force des choses, continueront à être réduites, l'argent en circulation augmentera, ou, plutôt, continuera à augmenter, ce qui rendra encore plus difficile la situation des personnes à revenus fixes.

Le ministre des Finances, à qui cette question n'a sans doute pas échappé, devrait prendre des mesures, s'il ne veut pas voir une baisse rapide du niveau de vie de la majorité de la population.

L'argent n'est pas toujours un bienfait. S'il ne circule pas parmi la grande masse, il entraîne une hausse des prix dont souffre la majorité de la population.

Enfin, une campagne en faveur des placements dans les valeurs serait utile, quoiqu'elle doive donner des résultats plus modestes, car l'argent passerait d'une main à une autre. Mais la hausse du prix des valeurs créerait une prospérité plus marquée et plus générale, touchant une partie plus grande de la population.

Dans une déclaration récente faite à un confrère de langue anglaise, le président du Conseil, tout en appréciant le fait que les forces militaires britanniques dépensaient 3 millions de livres par mois en Egypte, regrettait que cet argent demeurât dans les villes et ne touchât pas la campagne. C'est là le danger qu'il faudrait parer soit par un emprunt, soit par des taxes spécifiques ne touchant que ceux qui profitent de l'état de choses actuel, et dont le produit irait à la réserve — qu'on le comprenne bien — pour réduire l'argent en circulation et arrêter la hausse des prix.

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE

Le facteur américain

Notre marché des valeurs est essentiellement dominé par les nouvelles internationales. Que tout aille mal dans les Balkans, en Extrême-Orient ou ailleurs, les prix des valeurs baissent sensiblement. Mais dès qu'un facteur optimiste survient, les affaires reprennent et les prix haussent.

Depuis plusieurs semaines déjà, c'était le marasme. Inquiétude dans les Balkans, nuages en Extrême-Orient. Et même les splendides victoires d'Afrique Orientale n'arrivaient pas à dissiper ce malaise.

Aujourd'hui, on commence à refaire le terrain perdu. Les titres, particulièrement la Dette Publique, haussent d'une façon encourageante. Ceci est surtout dû au vote par le Congrès américain de la loi de « prêt et bail », qui va permettre à la Grande-Bretagne de recevoir des Etats-Unis, sans avoir à les payer en dollars, du matériel de guerre, des provisions, des unités navales, des avions, qui constitueront un grand clou de plus dans le cercueil d'Hitler.

A moins que de nouvelles complications ne surgissent, il n'y a pas de raison pour que l'état de choses actuel s'arrête. Nos valeurs sont encore capitalisées à un taux élevé et ont devant elles une marge de hausse. L'*Unifiée* rapporte du 5 % net, ce qui est énorme pour une valeur de cette solidité.

Les valeurs qui ont marqué la plus grande hausse furent, en dehors des titres d'Etat, l'action *Land Bank*. Alors que l'on ne s'y attendait guère, ce titre va payer un coupon de 5 shillings; et comme intrinsèquement il vaut bien plus que sa cote en Bourse, spéculateurs et capitalistes se sont mis à acheter et ont poussé le titre bien au-dessus de 4 livres. Cette hausse, comme on le voit, n'est pas factice. Le titre vaut plus que sa cote boursière et doit pouvoir hausser encore.

La langue arabe

On a beaucoup écrit dans la presse quotidienne au sujet du projet de loi imposant la langue arabe dans la comptabilité des maisons étrangères. On a parlé de xénophobie, d'entraves portées à la liberté individuelle, d'acte contraire à la Constitution.

Dans une déclaration faite à un journal anglais, Sirry pacha a mis les choses au point.

On exigera à ce que la correspondance avec les ministères et les pièces comptables soumises aux contrôleurs du fisc soient rédigées dans la langue nationale, car le gouvernement ne peut employer une armée de polyglottes.

En dehors de cette stipulation, chacun pourra faire sa comptabilité dans la langue qui lui convient — en javanais s'il le faut.

On ne saurait taxer une mesure qui a pour but de faciliter la tâche gouvernementale d'acte portant atteinte aux droits de l'individu et de la collectivité.

Du point de vue pratique, il est certain que la mesure entraînera l'engagement d'un grand nombre de traducteurs et de comptables égyptiens. Elle tendra à combattre dans une certaine mesure le chômage intellectuel, mais dans une certaine mesure seulement. Car il ne faut pas croire que dans l'ensemble du pays plus d'un millier de jeunes gens trouveront du travail.

La tâche du gouvernement dans le domaine du chômage demeure entière, malheureusement. D'autant plus que chaque année une armée de jeunes diplômés vient grossir les rangs de ceux qui sont sans emploi.

Le projet actuellement soumis au Parlement est un palliatif du point de vue social, mais il facilitera sans aucun doute la tâche des fonctionnaires des divers ministères en rapport avec le monde des affaires. Et de ce point de vue, surtout vu ses effets limités, il ne faudrait pas s'en plaindre.

Le chômage intellectuel

L'Egypte, jusqu'à ces dernières années, parvenait à absorber dans les fonctions gouvernementales les diplômés sortant des universités ou des écoles supérieures. Mais la situation a changé. En premier lieu, il y a surnombre de fonctionnaires, et ensuite le chiffre des étudiants qui, chaque année, obtiennent des diplômes ne cesse d'augmenter.

On a dit qu'en notre siècle, le chômage est un problème social irrémédiable, et qu'il constitue un mal comme les épidémies, les tempêtes, etc.

Cela ne veut pas dire qu'il ne soit pas urgent de rechercher les moyens d'en amoindrir les méfaits.

Ainsi, en premier lieu, en Egypte du moins, une loi imposant à tous les commerçants, grands et petits, des livres comptables assurerait du coup du travail à de nombreux chômeurs et permettrait au fisc de majorer le rendement de l'impôt sur le revenu.

La loi actuellement sous étude assimilant ceux qui exercent une profession libérale aux commerçants, en ce qui concerne l'impôt, constitue un autre pas dans ce domaine, car aucun avocat, médecin, ingénieur n'aura le temps, ni la patience, de tenir une comptabilité en règle. Ce travail sera confié à un petit comptable, qui le fera en quelques heures chaque semaine.

Enfin, il y a le domaine du commerce et de l'industrie qui, du fait de la guerre en Europe, ouvre des possibilités jusqu'ici insoupçonnées.

En dernier lieu — et ceci est la tâche des maîtres — il faudrait extirper du cerveau de la jeunesse l'idée du fonctionnarisme. Un grand pas en avant a été fait dans ce domaine au cours des dernières années. Mais il reste encore beaucoup à faire. Là, la tâche des éducateurs, des conseillers, est grande.

ERRATUM

Dans notre dernier numéro d'« Images » nous avons publié en page 31 une annonce pour les produits de beauté ELIZABETH ARDEN, dans laquelle nous avons mentionné que ces produits étaient vendus aux mêmes prix que ceux d'avant-guerre. Il s'agit là d'une erreur bien entendu, et nos lectrices auront rectifié d'elles-mêmes.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 65
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

LES FEMMES GOUVERNENT-ELLES LE MONDE ?



LA MODE. — Avec le printemps, on verra réapparaître les délicieux turbans. Ci-haut, un turban drapé en jersey bleu ciel. La voilette qui le complète est longue et de même ton. Simple, ce turban est très élégant.

Depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, les hommes se sont souvent posés la question : « Qui gouverne le monde et les royaumes ? Les femmes ou les hommes ? »

Il a été souvent prouvé que, derrière un roi, un président ou un gouverneur, se tenait une femme qui, grâce à son influence et à ses conseils, était en réalité la véritable conductrice du char de l'Etat.

De Cléopâtre à Nefertiti, de Mme de Maintenon à Marie Walewska, les femmes ont toujours été les éminences grises qui, pour être dans l'ombre, n'en sont pas moins dangereuses, parfois même néfastes à un homme ou à un pays.

Que de princes de sang ont renoncé à la succession au trône pour épouser l'élue de leur cœur ! Le roi Edouard VIII lui-même ne renonça-t-il pas à tout pour épouser Wallis Warfield ?

L'actuelle duchesse de Windsor est une des rares femmes ayant su exercer une action bienfaisante sur celui qui l'avait choisie. Elle est, pour le duc, non pas seulement la femme aimée, mais aussi la conseillère, l'amie à qui l'on peut tout dire, et qui sait donner son opinion sans haine et sans parti pris.

Aujourd'hui, elle aide son mari dans ses délicates fonctions de gouverneur des îles Bahamas. Elle a su s'imposer à toute la colonie anglaise qui, au début, lui était quelque peu hostile. Grâce à son savoir-faire et à son tact, elle s'est concilié la sympathie de tous.

Lorsque le duc est fatigué ou préoccupé, c'est à elle qu'il vient et, assis dans le salon bleu-Wallis qu'ils affectionnent particulièrement, ils réussissent à trouver rapidement une solution aux problèmes de l'heure

* * *

C'est pour une femme que l'ex-roi Carol de Roumanie a perdu son trône. Une première fois, lorsqu'il venait de connaître Magda Lupescu, qui était alors la femme d'un officier de la garde du palais. Il avait tout abandonné, sa femme, son enfant, ses parents, pour fuir à l'étranger avec l'objet de sa passion.

« Passade, chuchotèrent les dignitaires de la Cour de Roumanie, en souriant avec indulgence, il sera de retour dans un mois. »

Carol ne retourna pas au bout d'un mois et, à la mort de son père, le roi Ferdinand, il renonça au trône pour pouvoir garder la femme qu'il aimait.

Lorsque, quelques années plus tard, le peuple l'appela au pouvoir, il demanda, comme première condition, que Magda Lupescu fût autorisée à rentrer en Roumanie avec lui... La reine Hélène, son épouse, quitta aussitôt le pays, se sacrifiant pour le bien de tout le monde...

C'est à cause des origines juives de Magda que le roi Carol refusa d'accorder le pouvoir à la Garde de Fer qui était notoirement antisémite. Pourtant, s'il l'avait fait, il aurait eu encore son trône aujourd'hui, car, ayant un gouvernement pour lui, Hitler n'aurait certainement pas envahi la Roumanie et lui aurait laissé même une certaine indépendance. Mais, pour l'amour de sa Magda, Carol perdit une seconde fois sa couronne.

Sait-on que la comtesse Vera Fugger, qui devint la femme de l'ex-chancelier d'Autriche Schuschnigg, était une agente d'Hitler ? Elle avait été envoyée auprès de sa victime pour essayer d'obtenir des preuves que le Chancelier négociait avec l'Italie, l'Angleterre et la France, contre la sécurité de l'Allemagne.

Elle devint l'amie de Schuschnigg et obtint un tas de documents qui facilitèrent l'Anschluss et mirent l'ex-chancelier entièrement entre les mains de son ennemi.

Mais, comme dans les romans, la belle Vera était tombée amoureuse de l'homme dont elle avait causé la ruine et, horrifiée par les résultats de sa traîtrise, elle demanda à Hitler la permission d'épouser sa victime. Elle épousa M. Schuschnigg dans une des salles de l'hôtel « Métropole », qui est la résidence forcée de son mari. Elle partage aujourd'hui la disgrâce de celui-ci et met tout en œuvre pour obtenir sa libération.

Sans elle, sans les documents qu'elle put fournir aux Allemands, l'Autriche aurait pu être encore — qui sait ? — un pays libre...

Si Paul Reynaud et Edouard Daladier avaient su être d'accord et travailler en collaboration, peut-être auraient-ils pu éviter à leur pays la catastrophe finale.

Mais les deux hommes se détestaient, non pas pour des motifs politiques, mais parce que leurs deux amies étaient des rivales irréductibles.

S'il faut en croire André Maurois, qui vient de faire paraître « La Tragédie de la France », l'amie de Reynaud, la comtesse de Portes, « était une demi-folle, défaitiste et antimilitariste, qui passait son temps à dire que les Allemands gagneraient envers et contre tous ». Elle poussa Reynaud à commettre des erreurs impardonnables, qui précipitèrent la chute du pays. Comme elle jalousait la marquise de Crussol, l'amie de Daladier, elle noua des intrigues et brouilla les deux amis de jadis. La marquise, de son côté, mit tout en œuvre pour éloigner Daladier du pouvoir, en lui disant que c'était seulement de cette façon qu'il « sauverait sa peau ».

André Maurois termine son livre par un passage remarquable, où il dit notamment :

« On a tort de ne pas se méfier assez des femmes qui vivent autour des dirigeants. Elles peuvent faire de ces personnages des héros ou des traîtres, selon leur bon vouloir. Un homme, si fort soit-il, n'est rien qu'une marionnette entre les mains de celle qu'il aime. Il faut le reconnaître — quoique cela soit très dur pour nous — qu'au fond, ce sont toujours les femmes qui gouvernent le monde. »

ANNE-MARIE

LE CARNET D'ANNE-MARIE

BEIGNETS FACILES A FAIRE

BEIGNETS SUCRÉS AUX AMANDES

Prenez 250 grammes de farine, 125 grammes d'amandes pilées, 125 grammes de sucre en poudre, 60 grammes de beurre, 2 œufs et le zeste d'un citron. Mettez à ramollir le beurre au bain-marie. Mélangez dans une terrine les œufs et le sucre, puis ajoutez le beurre, la farine, les amandes et le zeste de citron. Mettez la pâte sur une planche et travaillez-la un peu avec la main. Abaissez la pâte à 2 millimètres d'épaisseur et découpez-la en formes quelconques. Faites cuire dans une friture à feu modéré. On mange ces beignets chauds ou froids.

BEIGNETS-ROUSSETTES

Prenez 250 grammes de farine, un œuf, 75 grammes de beurre, un demi-verre d'eau, un peu de sel, une cuillerée à café de fleurs d'oranger et maniez le tout. Faites-en une pâte que vous laissez reposer une heure. Après quoi, étendez votre pâte sur la table, aplatissez-la en lui donnant l'épaisseur d'un demi-centimètre, puis, au moyen d'un coupe-pâte, faites-en des losanges, des carrés ou des ronds. Faites frire ensuite ces roussettes à friture chaude et servez-les saupoudrées de sucre. On peut les manger chaudes ou froides ; elles se conservent cinq ou six jours.

BEIGNETS SOUFFLÉS

Mettez dans une casserole un verre d'eau, une pincée de sel, gros comme une noix de sucre et autant de beurre, puis un peu de citron râpé. Lorsque l'eau commence à bouillir, ajoutez-y de la farine que vous versez doucement en tournant de la main droite avec une cuiller en bois. Il faut que votre pâte soit très épaisse, laissez-la sur le feu en remuant toujours. Lorsqu'elle ne tiendra plus aux doigts, elle sera cuite. Retirez-la alors du feu et laissez un peu refroidir, puis mettez un œuf entier et remuez vivement pour qu'il se mêle bien à la pâte ; vous ajoutez ensuite d'autres œufs, l'un après l'autre, en opérant de la même façon pour chacun d'eux, jusqu'à ce que la pâte quitte lentement la cuiller.

Faites ensuite vos beignets, comme indiqué plus haut, et saupoudrez de sucre fin. On peut les manger tout aussi bien chauds que froids, ils sont délicieux...

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Butterfly »

Prenez chaque matin une cuillerée à café de magnésie dans un demi-verre d'eau. Cela vous fera un bien énorme. Buvez beaucoup de jus de fruits, le matin, ou le soir avant d'aller au lit. Cela purifiera vos intestins et, partant, améliorera votre teint. Puisque votre visage se salit si facilement, pourquoi n'avez-vous pas toujours sous la main quelque serviette à démaquiller, en papier ? Vous pourrez ainsi, de temps en temps, enlever toutes les impuretés qui enlaidissent votre figure. D'autre part, dites-vous bien que ce ne sont ni les bas reprisés, ni les robes mal cousues qui empêcheront un jeune homme de s'intéresser à vous. Et puis, à votre âge, on peut aisément bâtir les châteaux en Espagne, car on peut voir ses rêves se réaliser un jour.

Famille Cohen (Zeitoun)

Adressez-vous directement aux hôpitaux militaires anglais. Il faut être connu de la direction, si l'on veut que cette dernière confie des convalescents. Si vous pouvez vous recommander de quelque famille anglaise connue, vous ne rencontrerez aucune difficulté pour réaliser votre généreux projet. Merci d'avoir répondu si spontanément à notre appel.

Nièce « Jeannine »

Brossez votre visage seulement deux fois par semaine, puisque votre peau est sèche. Choisissez une brosse assez dure et un savon doux, puis brossez en rond, en remontant de bas en haut. La lanoline mélangée à l'huile d'amandes douces est excellente. L'eau distillée est inutile. Pour vos boutons, ni l'alcool ni l'oxyde de zinc ne les guériront. Il vous faut suivre un régime spécial. Consultez un médecin, car vous souffrez sûrement de l'estomac.

Nièce « Princesse adorée »

Ayez une franche explication avec ce jeune homme. Vous êtes assez intimes pour la commencer de la façon que vous jugerez la plus adaptée à la circonstance. Pour votre visage, je vous conseille d'employer, le soir, de l'eau et du savon. Pas de crème. Par contre, le matin, mettez une crème comme base de votre maquillage, cela préservera votre peau. Les petits trous en question marquent l'endroit des boutons et on ne peut pas les faire disparaître.

Nièce « Vilain teint »

Tous vos troubles proviennent des glandes. Votre peau ne sera pas normale tant que vous ne les aurez pas soignées. Pourquoi ne voyez-vous pas un spécialiste ? Il vous tirerait rapidement d'affaire et vous pourriez, enfin, avoir un teint normal.

Nièce « Odette »

Excusez-moi de ne vous avoir pas répondu tout de suite, mais j'ai eu, comme toujours, tant à faire que je vous ai oubliée un peu. Voici comment je vous conseille de faire votre tailleur noir : garnissez-le devant (faites-le sans revers avec une longue ouverture en forme de V), à l'encolure et au bas des manches, d'une broderie blanche faite à la machine, et dont la largeur ne dépasserait pas cinq centimètres. Portez une chemisette blanche, ou un plastron de la même couleur. J'ai vu dernièrement un pareil modèle chez une couturière et je l'ai trouvé vraiment ravissant.

TANTE ANNE-MARIE

ERRATUM

Dans notre dernier numéro d' « Images » nous avons publié en page 31 une annonce pour les produits de beauté ELIZABETH ARDEN, dans laquelle nous avons mentionné que ces produits étaient vendus aux mêmes prix que ceux d'avant-guerre. Il s'agit là d'une erreur bien entendu, et nos lectrices auront rectifié d'elles-mêmes.



4 REPRESENTATIONS 4
PAR JOUR
à 10h30 a.m., 3h15., 6h30
& 9h30 p.m.

Une Superproduction
UNIVERSAL

Deanna Durbin

dans

SPRING PARADE

PARADE DE PRINTEMPS

avec

Robert **CUMMINGS** ✱ *Mischa* **AUER**

AU TEMPS ROMANTIQUE DE LA VIENNE IMPERIALE, UN EXQUIS ROMAN D'AMOUR DONT LE SOUVENIR RESTERA DANS TOUS LES CŒURS.

DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 MARS AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

AU PROGRAMME :
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.





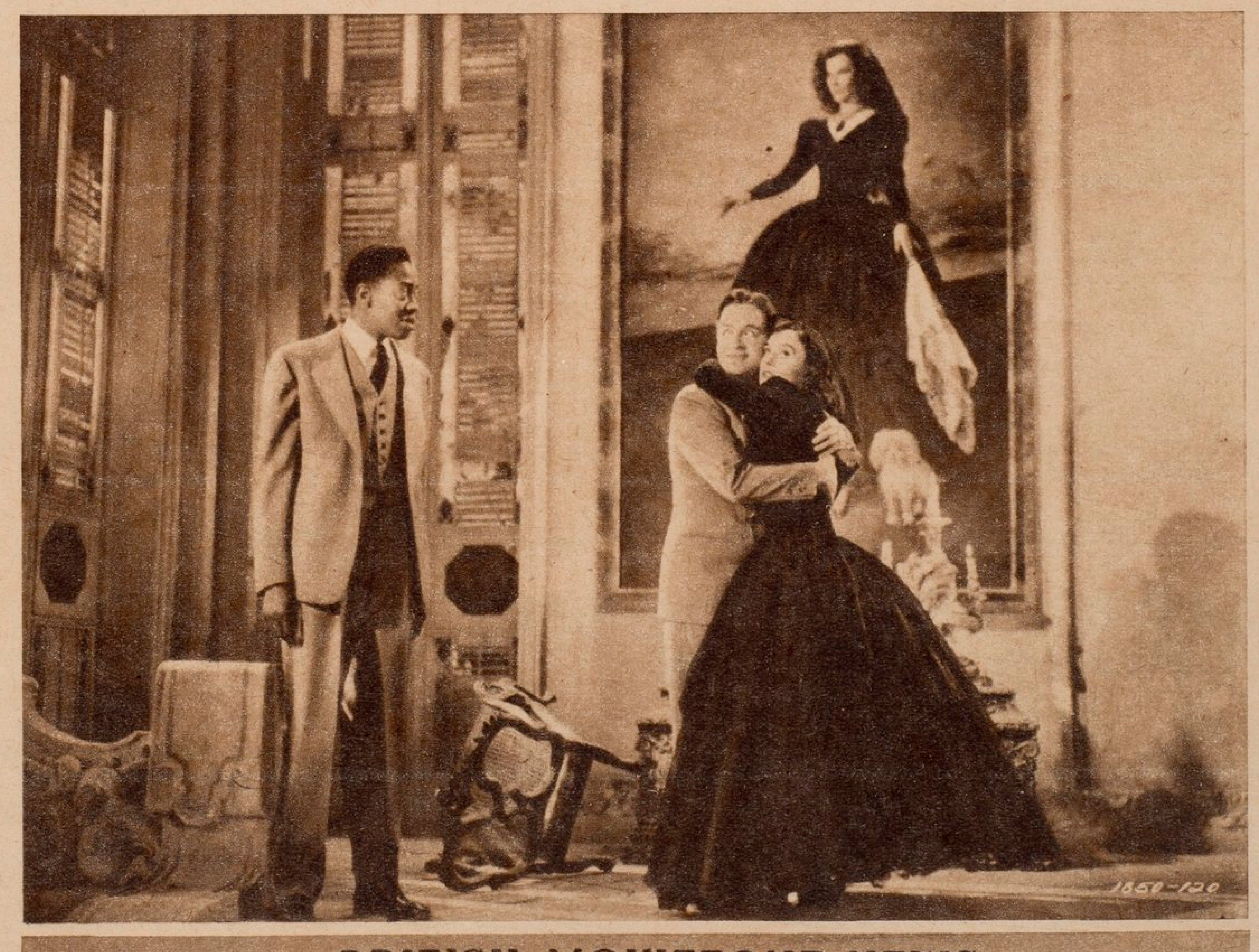
PARAMOUNT PICTURES présente

Paulette **GODDARD** ✱ **ROBERT HOPE**

dans

GHOST BREAKERS

DU RIRE A VOLONTE... Une folle et désopilante aventure de revenants !



AU PROGRAMME : BRITISH MOVIETONE NEWS **arrivé par avion.**

DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 MARS AU CINEMA

ROYAL

Tél. 45675
59195
R.C. 5815

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Ven. et Dim. matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.